

PIERRE VALDELIÈVRE.

JOIES



ET

TRISTESSES

POÉSIES DE PAIX

POÉSIES DE GUERRE



DESSINS DE A. DURY



PARIS

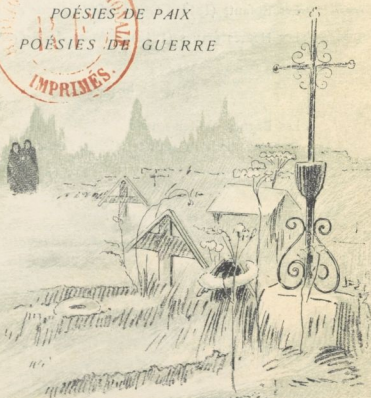
A. BLAIZOT, ÉDITEUR
21, Boulevard Haussmann
1922.



JOIES ET TRISTESSES

POÉSIES DE PAIX
POÉSIES DE GUERRE

IMPRIMÉS



8^e Y_e
10594

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

Les Enfants (1911). *Édition de la Revue du Languedoc.*

Les Heures émues (1912). *Édition du Beffroi, Paris.*

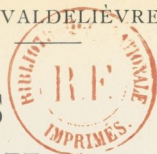
PROSE

Les Bagnes d'Allemagne :

Souvenirs de Captivité (1920). *Édition L. Danel, Lille.*

PIERRE VALDELIÈVRE.

JOIES



ET

TRISTESSES

POÉSIES DE PAIX

POÉSIES DE GUERRE



« Je me contentais de rêver tout seul,
de pleurer comme un enfant, sans savoir
pourquoi, de rire même : deux choses
qu'on regarde comme folie, et avec raison
si elles n'ont aucun résultat, et qu'on
appelle poésie si elles enfantent quelques
ouvrages ».

ALFIERI (*Mémoires*).

PARIS

A. BLAIZOT, ÉDITEUR

21, Boulevard Haussmann

1922.

5.72352

MF

Il a été tiré de cet ouvrage :
6 exemplaires sur papier japon,
numérotés de 1 à 6.
244 exemplaires sur papier vélin,
numérotés de 7 à 250.

EXEMPLAIRE N^o

AMANTISSIMO PATRI
QUI, CVM LITTERARVM AMORE,
QVAM PRETIOSIORES DEI ET PATRIÆ AMORES
IN SANGVINE MEO EFFVDIT,
HÆC CARMINA
IN PACIS DVLCEDE INCEPTA,
ET IN BELLI CASTRORVMQUE TVMVLTV
ET CAPTIVITATIS ANGORE CORONATA,
GRATITVDINIS TESTIMONIUM
DEDICO.



LIMINAIRE.

Père, tu m'as appris la beauté dans les livres,
Lorsque petit garçon, par les longs soirs d'hiver,
Ta main ouvrait pour nous, sous notre regard clair,
Les grands fermoirs d'écaille enjolivés de cuivres.

C'est là, guidé par toi qui te voyais revivre,
Que j'ai pu me nourrir de chefs-d'œuvre divers,
C'est là que j'ai compris et la douceur des vers,
Et le rythme chanteur par lequel on s'enivre.

Or, je veux aujourd'hui, ce travail terminé,
Te venir dédier mon livre dernier-né,
Dans lequel j'ai serti, comme en un reliquaire,

Le meilleur de mon cœur éduqué par toi seul.
Accueille donc mes vers, car si j'en suis le père,
C'est toi, n'est-il pas vrai, leur véritable aïeul.

PREMIÈRE PARTIE

POÉSIES DE PAIX

I

ANTIQUES

POÉSIES DE PAIX

ANTIQUES



INVOCATION A CÉRÈS.

Les bras chargés des fruits de la saison nouvelle,
O Cérès, me voici, t'apportant ce matin
Les premiers fruits de l'an mûris dans mon jardin,
Que la Terre a gonflés du suc de sa mamelle.

C'est une grappe d'or de mon plus beau raisin,
Que j'offre sur un lit de feuilles de dentelle,
C'est la branche portant la poire la plus belle,
Et ma première pêche à la peau de satin.

Écarte de mon clos l'abeille trop gourmande,
Les loirs qui chaque jour prélèvent leur provende,
Et les merles siffleurs qui becquettent mes fruits ;

Et par delà la haie où mon verger s'enferme,
Retiens les maraudeurs qui par les sombres nuits
Rôdent à la limite où veille le dieu Terme.



SATYRES DANSANT.

Auprès d'un étang clair dont l'eau dort au soleil,
Deux satyres marchant doucement, sans éveil,
Sont sortis des grands bois où parmi l'ombre épaisse,
Ils traînent tout le jour leur lubrique paresse,
Et sont venus rieurs, danser au bord l'eau.
Harmonisant d'instinct le rythme de leur saut,
Ils se tiennent la main, et tournent en cadence,
Et légers, gracieux, enivrés par la danse,
Ils vont, viennent, faisant des bonds éperdument.

Dans ce décor si calme on entend seulement
Le choc des pieds fourchus qui battent l'herbe humide,
Et le bruit régulier de leur souffle rapide
Haletant, saccadé, sous le torse velu,
Tandis que bat leur tempe à leur front chevelu.
Et lorsque par moments dans leur marche déclive
En approchant du bord ils touchent à la rive,
On aperçoit soudain comme un envol d'oiseaux,
Une fuite éperdue au milieu des roseaux,
Parmi les iris blancs et dans les centaurées,
D'un essaim frissonnant de nymphes apeurées.



CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

Γνωθι σεαυτόν.

Que m'importent le monde et le bruit de la foule,
Que me font les honneurs, et la haine ou l'affront,
Si calme et conscient je porte haut le front,
Et si dédaignant ceux dont la parole coule,
Vulnérable dictame, ou mordant éperon,
Pour donner tour à tour ou l'éloge ou le blâme,
Je sais me clôturer dans les murs de mon âme.

Je veux, dans ma fierté, me suffire à moi-même,
Et n'attendre jamais de secours que d'en haut,
Car pour celui qui sait où sont le vrai, le beau,
Point n'est besoin qu'on les lui montre par emblème.
Et je méprise tous ces porteurs de flambeau
Qui vont, aux clairvoyants dessillant la paupière,
Et pour montrer le jour veulent de la lumière.

Heureux celui qui sait scruter sa conscience !
Heureux celui qui sait se replier sur lui,
Sachant y trouver mieux qu'une éternelle nuit.
Aussi je mets mon cœur et toute ma science
A vivre dans l'espoir, calme et loin de tout bruit,
D'entendre quelque jour, si le Maître m'appelle,
L'Euge serve bone du serviteur fidèle.



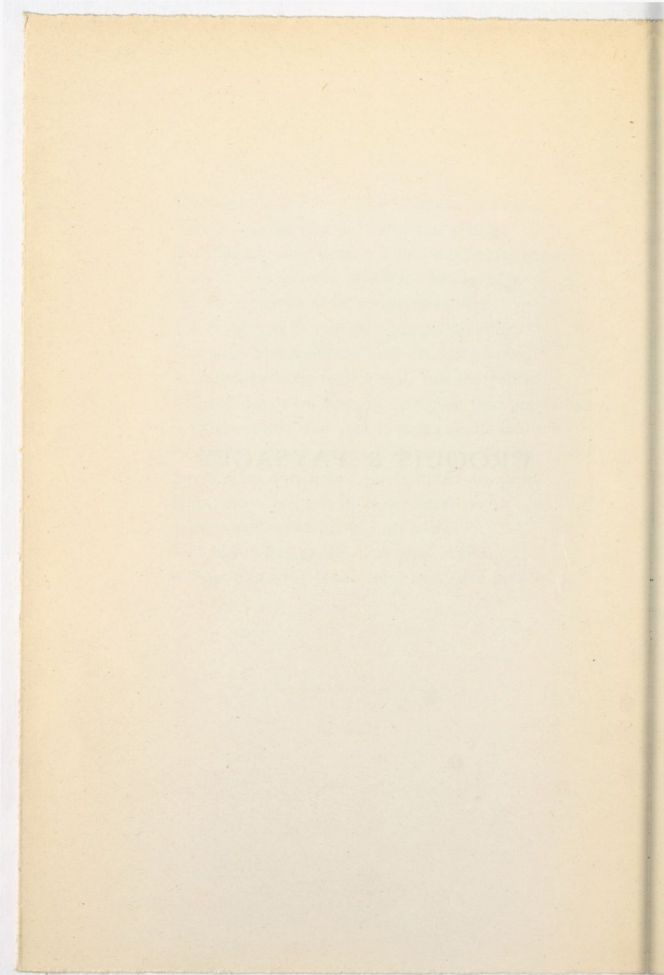
SINITE AD ME VENIRE PARVULOS.

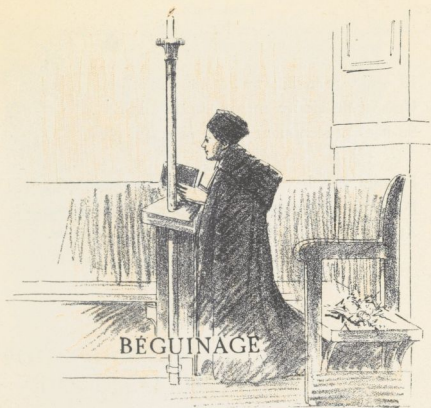
Lorsqu'autrefois Jésus errait dans la campagne,
Guérissant et faisant le bien sur son trajet,
Il vint s'asseoir un jour au pied d'une montagne
Pour prêcher sa loi sainte au peuple qui suivait.
Et voici que sortant du milieu de la foule
Des enfants se pressaient d'accourir jusqu'à Lui,
Et pour mieux écouter sa parole qui coule,
Jusque sur ses genoux venaient chercher appui.

Ils étaient là, les yeux ravis, comme en extase,
Fascinés par la voix du Maître qui parlait,
Tendant leur âme ouverte à tout mot, toute phrase
Dont le sens inconnu cependant les charmait.
Or, en voyant ceci, les apôtres voulurent
Les chasser, mais soudain restèrent interdits,
Car Jésus connaissant le fond des âmes pures :
« Laissez-les donc venir à moi, tous ces petits,
» Dit-il, car je les aime, et c'est pour leurs semblables
» Qu'est réservé plus tard le royaume des cieux. »
Et posant doucement ses deux mains adorables
Sur le front d'un enfant qui l'écoutait des yeux,
Il dit encor, scrutant les foules attentives :
« En vérité, en vérité, je vous le dis,
» Si vous n'êtes pareils à ces âmes naïves,
» Vous n'entrerez jamais dans mon saint paradis! »

II

CROQUIS & PAYSAGES





La cour du béguinage est tranquille et déserte,
Et par ce soir d'automne empreint d'humidité,
Parmi les pavés ronds cerclés de mousse verte,
Le temps paraît figé dans l'immobilité.

Le jour tombe déjà sur ce décor inerte,
Et la lampe au châssis brille avec fixité,
Tandis que ça et là par quelque porte ouverte,
On devine un coup d'œil de calme intimité.

Et seule, recueillie, au retour de l'office,
Une vieille blottie en son capulet noir
Se hâte prudemment sur le pavé qui glisse,

Et tend vers le marteau de porte sa main frêle,
Pour rentrer, et trouver ainsi que chaque soir,
Auprès du feu de bois, son carreau de dentelle.



POURQUOI RÊVER TOUJOURS DES ÉTERNELS PRINTEMPS ?

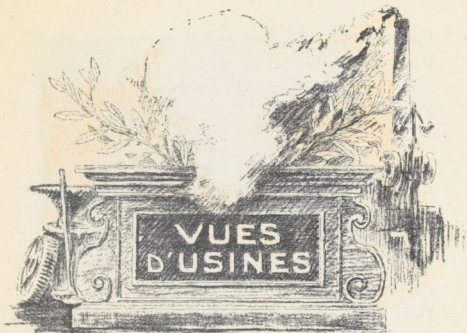
Pourquoi rêver toujours des éternels printemps ?
Tu n'as donc point compris le charme de l'automne ?
Tu sais bien que les fleurs et les fruits n'ont qu'un temps,
Et qu'un ciel toujours bleu deviendrait monotone.

Tu ne sais point encor le secret du bonheur :
C'est de chercher partout la beauté dans les choses,
D'en dégager ce qui nous élève le cœur,
Et d'être encor content lorsqu'il n'est plus de roses.



TOURNOI DE LA VILLE DE LILLE DES ETIENNES, 1811

Le Tournoi de la Ville de Lille, des Etien-
nes, 1811, est un ouvrage de la collection
des Etien-nes, 1811, qui a été publié
par la Ville de Lille, en 1811. L'ouvrage
est divisé en deux parties, la première
contenant les descriptions des tournois
et la seconde les descriptions des
fêtes de la ville. L'ouvrage est
très intéressant pour les amateurs
de l'histoire de la ville de Lille.



I. — CROQUIS D'ATELIER.

Dans l'atmosphère lourde où vibre la matière,
Tout s'agite au milieu d'un bruit assourdissant :
Grincement des outils qui mordent en crissant,
Et plainte de l'acier que le burin lacère,

Ou du bronze qui geint sous le marteau puissant.
Par instants, l'atelier sort de l'ombre et s'éclaire
Du reflet des métaux tournant dans la lumière,
Et le cuivre poli triomphe, éblouissant.

Et parmi tout ce bruit, attentif par routine,
L'homme en bourgeron bleu, que tant d'éclat fascine,
Silhouette immobile au milieu du décor,

Nimbé par le soleil dans un rayon oblique,
Regarde les copeaux voler, paillettes d'or,
Dans le ruissellement de l'éclair métallique.



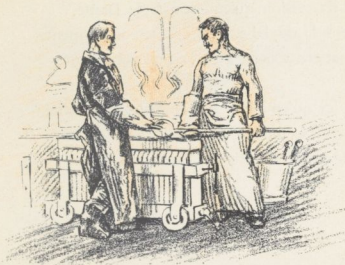
II. — COULÉE DE BRONZE

Le métal est fondu : Dans l'ardente fournaise
Où s'agite la flamme en sa chaude clarté,
La matière est vaincue, et sur son lit de braise,
En un dernier effort de sa brutalité,

Rugit en bouillonnant. Tel un fauve dompté,
Las d'arpenter en vain sa cage où l'ennui pèse,
Frémissant au réveil de la férocité,
Par de longs hurlements se soulage et s'apaise.

Et lorsqu'on donne enfin, d'un choc libérateur,
Libre cours à ce flux de lave qui serpente,
Le fondeur lui tient tête, ainsi qu'un vieux dompteur,

Et debout, sûr de lui, calme, le bras armé,
Brasse de son ringard la masse incandescente
Qui sort en crépitant du gueulard enflammé.



III. — INTÉRIEUR DE FONDERIE.

Parmi le grincement des chaînes de levage,
A l'entour des broyeurs qui tournent sans arrêt,
Et des ventilateurs grondant comme l'orage,
Le peuple noir circule et s'agite affairé.

Oh ! les muscles tendus à rompre, sur l'ouvrage,
Les torsos palpitant sous le derme cuivré,
Et l'effort continu qui burine au visage
Ses stigmates sanglants en un sillon sacré !

2*

C'est ici, vision qu'eût décrite le Dante,
Le temple du labeur, le creuset où fermente
La matière rebelle avec l'esprit vainqueur.

C'est ici qu'en plein feu le métal s'illumine,
Fond, et se purifie, et maître de son cœur,
Ici l'homme s'épure au travail, loi divine!



LA DOUCEUR DE VIVRE

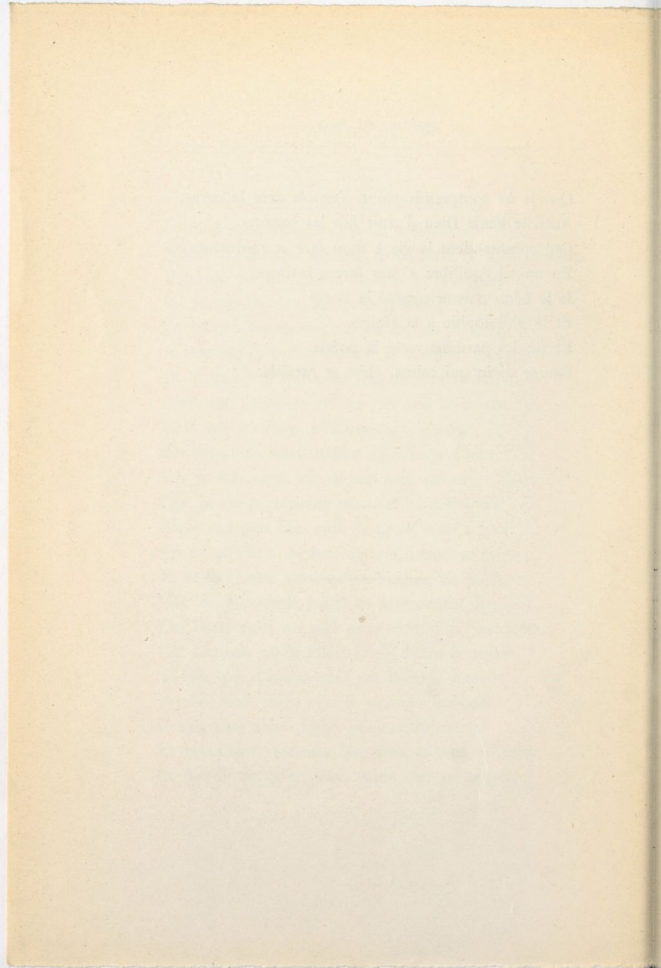
*Si spiritu facta carnis mortificaveritis,
vivetis.*

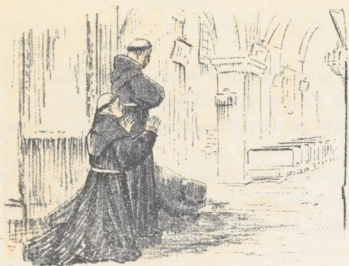
SAINT-PAUL AUX ROMAINS.

N'as-tu jamais songé combien la vie est bonne !
En ces heures de rêve où l'esprit papillonne
Et volète sans but, n'as-tu jamais senti
Combien est doux le sort que Dieu nous départit !
Je me sens dans le cœur des réserves immenses
De bonheur, de bonté, d'intimes jouissances

Qui sont un état d'âme où les émotions
Vibrent avec douceur, où les sensations
N'offrent rien que d'exquis pour l'œil et pour l'oreille.
Il est de ces matins où lorsque je m'éveille
En même temps que l'aube épanche sur mes yeux
Le baume bienfaisant de ses rayons joyeux,
Je sens qu'au même instant le bonheur me pénètre,
Et qu'une joie immense inonde tout mon être.
C'est que j'aime la vie, et j'en sais la douceur ;
C'est que vivifiant, m'illuminant le cœur,
Un rayon de soleil habite dans mon âme :
Car je suis ainsi fait, honni soit qui m'en blâme,
Que la vie à ce point m'enivre et m'éblouit.
Aussi nul plus que moi, je crois, n'en a joui
En ce qu'elle a de bon dans son essence même,
Et je la chante ainsi qu'on module un poème.
Car je ne connais point les tourmentes du cœur,
Ces luttes dont on sort meurtri quoique vainqueur,
Ces combats où la chair hurle d'être domptée.
Tandis que d'autres vont sur la rude montée
Peinant avec effort vers le sommet lointain,
Je m'y sens attiré léger, comme au matin
Le brouillard vapoureux qui flotte à fleur de terre,
Et l'on dirait qu'en moi, l'âme, par un mystère

Que je ne comprends point, s'envole avec le corps.
Aussi je bénis Dieu d'avoir fait les ressorts
Qui commandent la vie à mon être et raniment,
En un tel équilibre à mes forces intimes ;
Je le bénis d'avoir opposé la bonté
Et la philosophie à la réalité,
Et sur les passions versé la poésie
Baume divin qui calme, élève et rassasie.





MATINES.

D'après le tableau de Balestrieri.

Les moines sont rangés rigides dans les stalles :
Leurs yeux mi-clos fermés au profane horizon
Contemplant au-delà les splendeurs idéales,
Et l'on dirait que l'âme échappe à sa prison.

A cette heure où le monde ouvre ses saturnales,
Eux se font violence, et savent par raison
La douleur des genoux meurtris contre les dalles,
Et l'effort de l'esprit tendu par l'oraison.

Et la lampe du chœur anime ces fantômes,
Profils d'ascètes durs éclairés dans la nuit,
Balancés par le rythme alanguissant des psaumes ;

Cependant qu'aux vitraux vient de naître sans bruit,
A l'heure où dans le cloître on termine la veille,
Un rayon blanchissant de l'aube qui s'éveille.



VERRIÈRE

Dans le mystère obscur d'un fond de cathédrale,
Un vieux vitrail gothique entretient doucement
Dans l'air calme et pieux de la nef absidale,
Le demi-jour propice au saint recueillement.

Les ors aux tons passés n'ont point de flamboiement
Et ne laissent filtrer qu'une lumière égale,
Un jour mat que ternit l'incessant frottement
Des volutes d'encens qui montent en spirale.

Sous le dessin naïf que sertit le plomb noir,
Longs profils au regard mystique et réaliste,
Transparaît la ferveur et la foi de l'artiste ;

Et tout au bas, penché sur son agenouilloir,
Se tient en oraison, mains jointes sur un cierge,
Le donateur aux pieds de Madame la Vierge.



SOIR DE SEPTEMBRE.

Lorsque le soir descend sur nos plaines de Flandre,
Ce soir gris fait de calme et de recueillement,
On sent flotter dans l'air quelque chose de tendre,
Et petit à petit l'immense apaisement
Qu'apporte le silence aux êtres qui reposent,
Après le bruit du jour, s'étend sur toutes choses.

Le vent n'agite plus la moisson opulente,
Et ne fait plus rider l'eau noire des canaux.
Partout le calme : au loin, c'est la cadence lente
Dont frappe les pavés le pas lourd des chevaux,
Le bruit des chariots qu'on rentre sous les voûtes,
Ou l'aboïement d'un chien égaré sur les routes.

Et voici que parmi le brouillard qui s'élève,
Tels des yeux grands ouverts qui scrutent dans le noir,
Les petites maisons où le labeur s'achève
Eclairent leur fenêtre, et laissent entrevoir
Le calme du foyer que de loin l'on devine
Blotti au cercle étroit que la lampe illumine.

Oh ! Ces soirs de Septembre enveloppés de brume,
S'estompant de brouillard et d'irréalité,
Comme ils tombent légers dans l'air qui se parfume !
Comme ils parlent à l'âme à qui sait écouter,
En cette heure mystique où le jour se replie
Imprégné de douceur et de mélancolie !



VIEILLES VILLES

FURNES.

Dans le silence lourd qui pèse sur vos toits,
Ambiance de paix, vous dormez, vieilles villes,
Votre sommeil bercé par des rêves tranquilles,
Au vague souvenir des splendeurs d'autrefois.

Car vous n'avez point su souffrir les dures lois
Ni plier votre vie aux caprices serviles
Du siècle d'à présent, ni vous courber dociles
Sous le fouet du Travail, du Progrès, qui sont rois.

L'homme avide et fiévreux aujourd'hui vous déserte :
Ce calme léthargique en vous le déconcerte,
Et le poète seul cherchant ses floraisons

Aime arpenter le seuil de vos vieilles chaussées
Où le passé figé sommeille en vos maisons,
Ainsi que le rêveur enclos dans ses pensées.



TERRE DE FRANCE.

Voici que les fruits de la terre
Vont bientôt emplir ton grenier,
La récolte sera prospère,
Allons, peine, bon jardinier.
Poursuis ton labeur d'espérance
Et féconde le sol puissant,
C'est la bonne terre de France
Qui te rendra mille pour cent.

C'est la bonne terre natale
Jadis conquise au prix du sang,
Que dans ton ardeur filiale
Tu dois maintenir à son rang.
Qu'elle soit par toi vénérée,
Terre douce et sainte à tes yeux,
Bien plus, qu'elle te soit sacrée,
C'est celle où dorment tes aïeux.



Allons, besogne avec courage,
Sous le soleil vivifiant,
Affranchis de l'étroit servage
Ton bras, ton front insouciant.
Vois comme ici l'air pur t'inonde,
Comme ton sang plus librement
Dans ta large poitrine abonde,
Sous l'effet du labeur calmant.

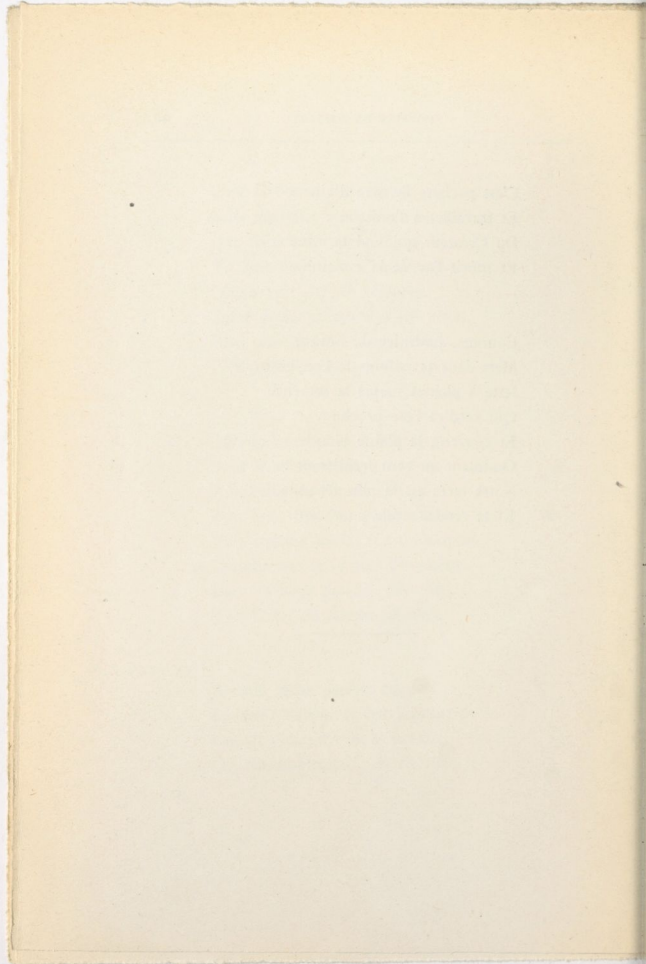


A cette tâche parfois dure
Le cœur s'allège et bat joyeux ;
On vit plus près de la nature,
On vit simplement, on vit vieux ;

C'est parfaire l'œuvre divine
Et travailler à l'unisson
Du Créateur qui seul termine
Et mûrit l'or de la moisson.



Courage, jardinier de France,
Mets dans tes sillons le bon grain.
Jette à pleines mains la semence
Qui verdira l'été prochain
Et couvrira la plaine blonde
Ondulant au vent frémissant :
Notre terre est la plus féconde,
Et te rendra mille pour cent.





JOIE DU RÉVEIL.

Il fait jour. Je m'éveille ébloui de clarté.
Dieu, quel soleil exquis m'inonde de lumière
Et baigne de ses feux ma chambre toute entière !
Que j'aime cet éveil dont la solennité
Me transporte bien loin, plus haut que la matière !



O lumière du jour, ô don de Dieu, salut,
Toi qui régnas jadis sur le chaos touffu,
Quand tu jaillis vivante, immortelle et féconde
Du Verbe créateur au premier jour du monde :
Que la lumière soit, et la lumière fut !

Tu me baignes les yeux, ô lumière bénie,
Avec tant de douceur et si profondément,
Qu'il m'en descend dans l'âme une joie infinie :
La nature se sent légère et rajeunie
A vivre chaque jour cet unique moment.



Comme sous le boisseau l'on conserve une flamme,
Je garde ta clarté enclose dans mon cœur,
Tu m'éclaires la vie et me réchauffes l'âme,
Et je marche en des jours que nul brouillard n'entame,
Sans cesse dirigé par ton éclat vainqueur.



J'ai soif de ces rayons si clairs qui me pénètrent
En l'éclat scintillant d'un éblouissement :
Toutes grandes, voici que j'ouvre mes fenêtres,
Et penché sur le jour je bois avidement
De tout mon être ouvert, jusqu'à l'enivrement.



De la lumière, ô joie ! Encor de la lumière !
C'est au moment exquis d'un semblable réveil
Que l'on comprend comment on a pu voir naguère
Des peuples ignorants, par besoin de prière,
Dans un élan naïf adorer le soleil.

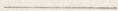
Le temps est court, depuis le moment des semailles
Jusqu'au jour où viendra l'éternel Vendangeur
Et, parti du berceau, l'homme est un voyageur
Qui marche vers la mort comme entre deux murailles,
Poussé par le destin, d'un aiguillon vengeur.

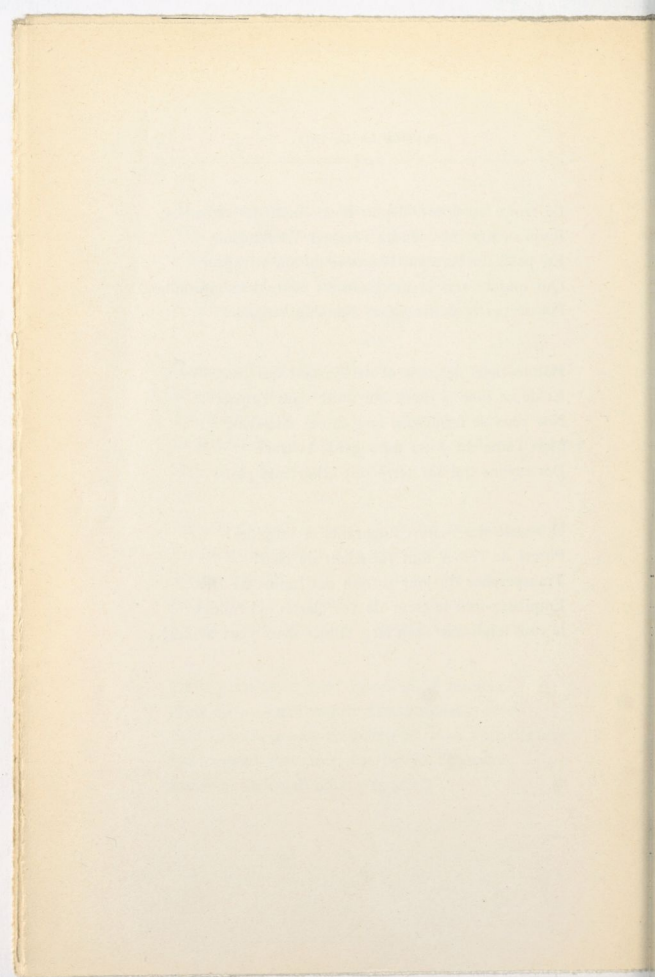


Hâtons-nous de jouir et de l'instant qui passe
Et de ce jour si doux qui flotte dans l'espace :
Nos yeux se fermeront aux choses d'ici-bas,
Mais l'âme du poète aura gardé la trace
Des rayons qui sur terre ont éclairé ses pas.



O beauté des matins fulgurants et limpides !
Pureté de l'éther tout ruisselant de bleu !
Transparence du jour sortant des mains de Dieu,
Emplissez-moi le cœur de vos clartés splendides,
Je vous tends tout mon être, et mes deux yeux avides !..



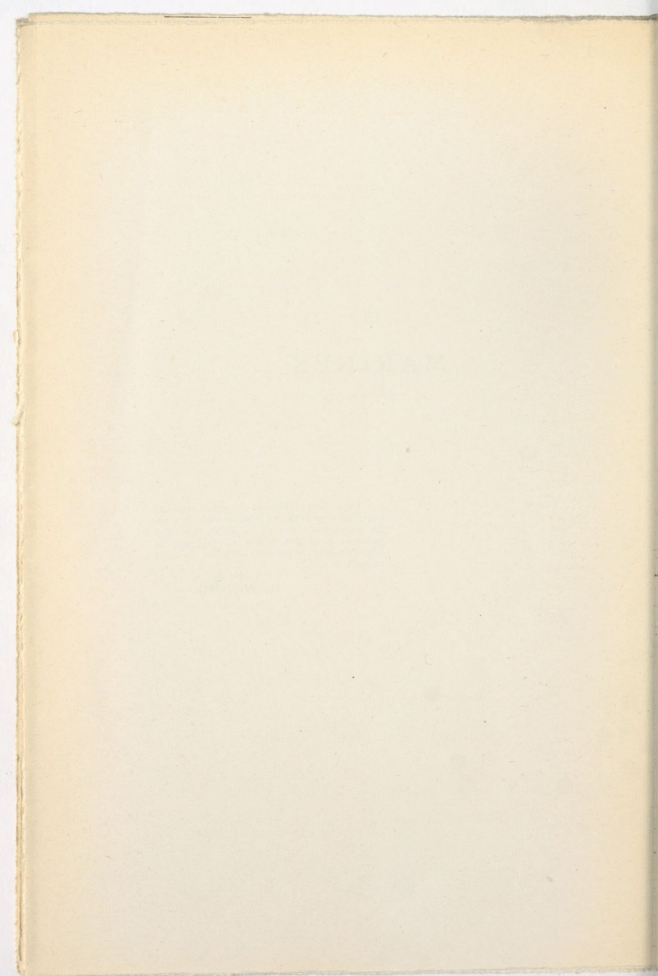


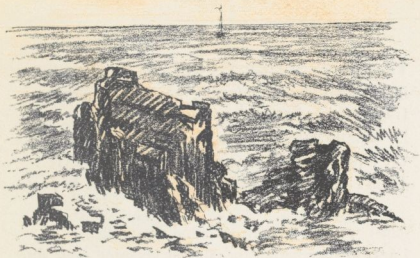
III

MARINES

» Les villes font des hommes féroces
parce qu'elles font des hommes corrompus.
La montagne, la mer, la forêt font des
hommes sauvages. Elles développent le
côté farouche, mais sans détruire le côté
humain ».

V. HUGO
(*Les Misérables*).





LA MER !

Comme le ver de terre amoureux d'une étoile,
Je suis, pauvre poète, amoureux de la mer.
A sa vue, un frisson me pénètre la moelle,
On dirait qu'un baiser parcourt toute ma chair,
Et que le vent du large entre dans ma poitrine.
Elle a de ces appels qui sont impérieux,
Et son regard profond, son regard me fascine.

Lorsqu'ayant traversé l'océan spacieux,
Scrutant chaque matin l'horizon monotone,
Les voyageurs, au cœur bardé d'un triple airain,

Voient enfin apparaître à leur œil qui s'étonne
La côte s'estompant dans le brouillard marin,
L'angoisse du retour les brûle de sa fièvre,
Et dans l'étrange ardeur de leur premier transport
Un long cri frémissant s'échappe de leur lèvre :
Terre ! Terre ! Et les bras se tendent vers le port.

Ainsi, pauvre terrien enchaîné à la glèbe,
Lorsque cherchant l'air pur j'ai cheminé pour fuir
Les soucis de la ville et le bruit de la plèbe,
Quand j'ai longtemps marché pour tâcher d'assouvir
Par mes yeux grands ouverts, cette soif de l'espace
Qui tourmente mon être avide de beauté,
J'arrive quelquefois brusquement face à face
Avec la Grande Bleue, avec l'immensité
Qui miroite au soleil et se fait attirante ;
Alors je sens en moi comme un frémissement,
Un sursaut de mon sang qui bouillonne et fermente :
La Mer ! La Mer ! criè-je, et dans l'enivrement,
Durant de longs instants, sans un mot, en extase,
Je regarde ébloui, exalté, fasciné,
Jouissant de sentir l'infini qui m'écrase
Du poids déconcertant de son immensité.



L'ÉVEIL DU PORT.

Les chaluts en silence ont dormi près des quais.
Balançant les filets suspendus aux antennes :
Maintenant c'est le bruit des agrès compliqués.
Et sur les écubiers le grincement des chaînes.

Les ponts des paquebots frais-lavés sont coquets.
Et dans l'air du matin les appels de sirènes
Soulignent la chanson des marins embarqués,
Au rythme des marteaux calfatant les carènes.

Les suroîts goudronnés qui sèchent au soleil
Sentent bon l'eau de mer, en cette heure d'éveil ;
Et là-bas vers le large, en pleine poésie,

Une barque se hâte, avide de cingler
Vers les lointains dorés où l'œil se rassasie
De lumière sans fin, d'espace inviolé.

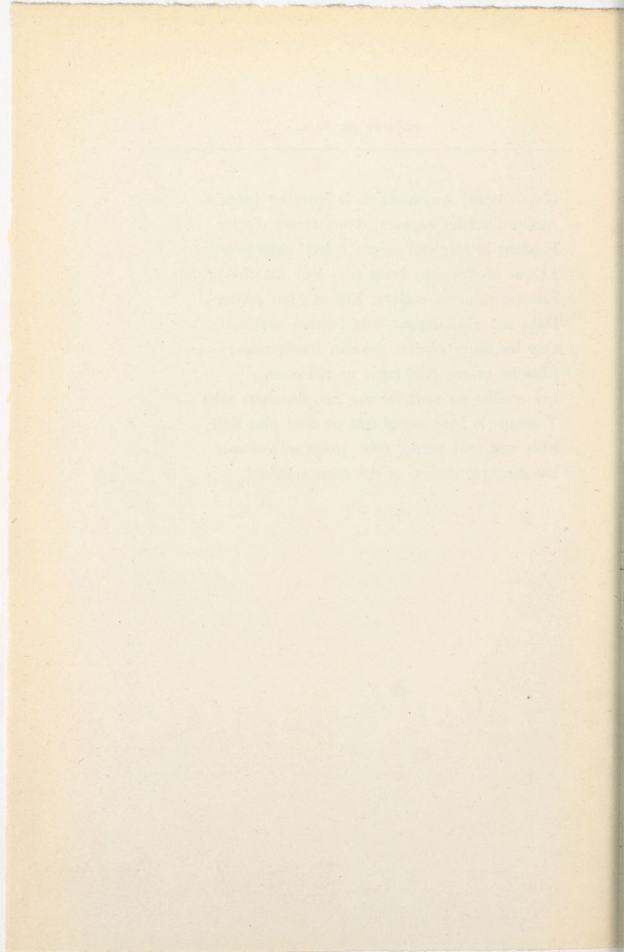


J'AI QUELQUEFOIS CRIÉ !

J'ai quelquefois crié, seul au bord de la mer
Pour chercher à couvrir le bruit de la marée ;
Pour dominer le vent dont la voix effarée
Dans le tumulte pleure un chant lugubre et fier,

J'ai quelquefois chanté, seul, debout sur la plage,
Clamant une chanson farouche dans le vent
Qui vibre et qui se meut comme un être vivant.
Comme on aime agacer un fauve dans sa cage,
Le narguer sans danger dans sa geôle de fer
Et frissonner sans peur à ses cris de colère,
De même sur la plage où, ferme sur la terre,
On se met à l'abri, j'aime braver la mer,
La toiser du regard, et mesurer sa force.
Et quand je rêve ainsi, songeur inattentif,
Je sens comme un retour vers l'homme primitif,
D'ataviques instincts qui percent sous l'écorce,
Des puissances debout guettant comme un veilleur
Pour rentrer dans la place en un effort suprême.
Alors je hais la foule et je rentre en moi-même,
Je me sens plus sauvage, et je me sens meilleur.
Oh! quand l'homme n'avait pour vaincre la nature
Que son audace immense et ses bras de géant.
La lutte était splendide : au bord de l'Océan,
Parfois dressé debout de toute sa stature,
Fouetté par les embruns, le cœur gonflé d'orgueil,
Il tendait vers la mer ses poings crispés de rage
De n'avoir pu dompter celle dont le rivage
Encerclait ses états, inviolable seuil.

C'était beau ! Aujourd'hui, la lutte est inégale.
Aujourd'hui les vapeurs, d'une étrave d'acier
Fendent la mer qui saigne à leur geste grossier,
Et qui souffre sans bruit sous leur marche brutale.
Elle est vaincue, esclave. Elle me fait penser
Dans son abaissement, aux lionnes captives
Que les coups répétés rendent inoffensives ;
Elles ne savent plus rugir ni redresser
Les oreilles au vent, et sur des planchers sales
Traînant le long ennui qui ne doit plus finir,
Elles ont tout perdu, tout, jusqu'au souvenir
Du magique désert, et des rives natales !





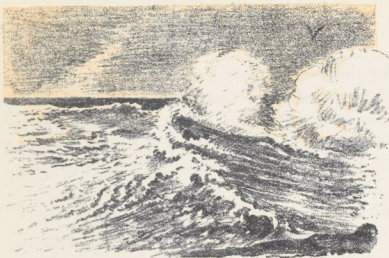
VIEUX MARINS

L'eau de mer à la longue a corrodé leurs mains,
Sur leurs dents le scorbut a buriné sa trace,
Leur nuque est jaune ainsi que de vieux parchemins,
Et les embruns salés leur ont bronzé la face.

Voguant insoucieux des obscurs lendemains,
Besoin mystérieux qui tenaille leur race,
Ils ont tant navigué par d'humides chemins,
Et leurs petits yeux vifs ont tant scruté l'espace,

Qu'aujourd'hui désœuvrés, ils ne s'occupent point
Des choses de la terre : ils regardent plus loin,
N'ayant d'autre souci que d'arpenter la grève,

Tant la rive leur pèse ainsi qu'une prison,
Pour guetter, par delà la brume qui se lève,
Les voiles que le vent gonfle vers l'horizon.



DANS LE VENT.

J'aime, par le gros temps, quand souffle la tempête,
Humer le vent du large hurlant à pleine voix ;
J'aime, droit sur la dune, immobile et nu-tête,
Défier du regard la bourrasque aux abois
Et gonfler mes poumons d'exhalaison marine.
On dirait que la mer m'insuffle sa vigueur
Et fait battre mon sang plus vite en ma poitrine.
Oh ! comme on sent alors une étrange rumeur

Au plus profond de soi, quelque chose qui vibre,
Telle une harpe au vent, comme si l'ouragan
Traversant notre cœur en touchait chaque fibre.
Heureux qui sait comprendre alors ce qu'il entend !
Ceux qui n'ont point senti l'appel de la tempête,
Qui se terrent frileux à l'abri du grand air,
Ne savent point combien les éléments en fête
Ont d'empire sur nous, ni ce que dit la mer
A celui qui l'écoute : il faut pour se connaître
Savoir prêter l'oreille à ces voix du dehors,
Et l'on éveille en soi ce qui dormait peut-être,
Où l'on ne voyait rien surgissent des trésors.
— Jusque sur l'horizon, la mer blanche d'écume
Comme en folie exulte ; à peine par instants
On voit dans le brouillard un chalutier qui fume,
Ballotté, ruisselant, les agrès tremblotants,
Ou quelque voile au loin qui s'enfuit apeurée
Comme un oiseau devant l'orage menaçant.
Les vagues ont grossi le flux de la marée
Et roulent pêle-mêle en troupeau bondissant,
Et parfois sur la plage, une mouette lasse
D'avoir longtemps lutté de tout son corps tendu,
Se laisse balayer par la tourmente, et passe
En jetant dans le vent son cri rauque éperdu...



O Vierge nautonnière, à la douce légende,
Dont le dôme béni protège au loin la lande,
Ayez pitié de ceux qui naviguent en mer,
Et qui sont si petits sur l'océan immense,
Livrés aux éléments transis et sans défense,
Pareils à des damnés projetés en enfer.

Ayez pitié de ceux qui s'en vont dans la brume,
Dans le froid et la nuit : à l'heure où l'on allume
La lampe au coin du feu, l'heure d'intimité
Dans leur maison tranquille au bord de la falaise,
Eux debout, secouant le sommeil qui leur pèse,
Penchés sur le tillac, scrutent l'obscurité.

Ayez pitié de ceux qui savent l'amertume
D'une vague fouettant la figure d'écume,
La cuisante âpreté qui vous mord jusqu'au sein
Du vent glacé, geignant à travers les cordages,
Quand par les durs hivers il faut sur les bordages
Hisser le lourd filet où se blesse la main.

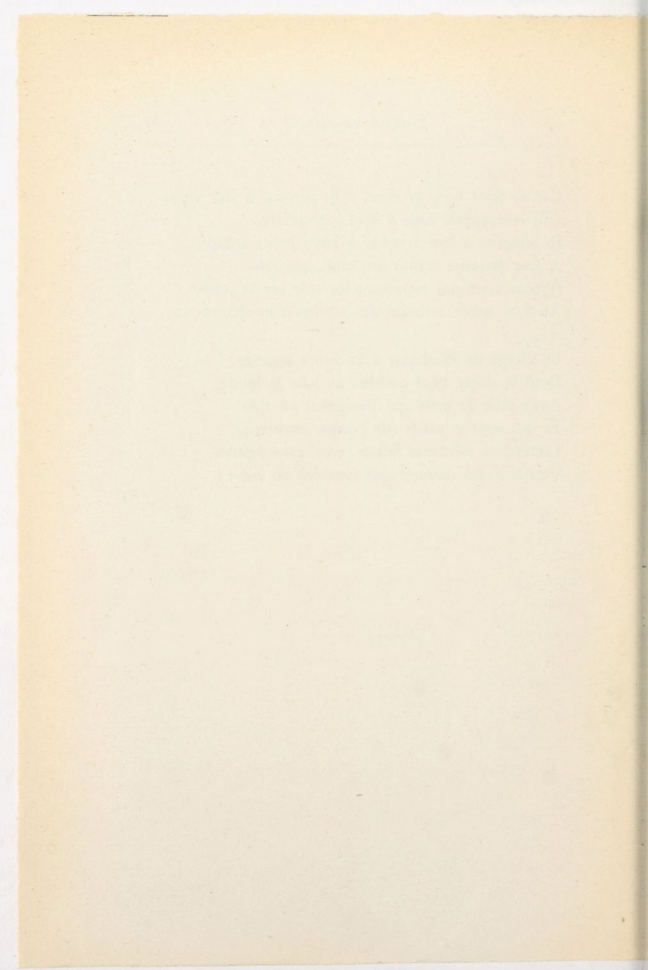
O Vierge, épargnez-leur les subites rafales
Qui balayent les ponts, ruissellent dans les cales,
Et les paquets de mer se ruant sur l'avant,
Qui font pencher la barque et mouillent la voilure
Et jusque sous les flancs font craquer la membrure
Où l'on entend gémir chaque saute de vent.

Épargnez-leur aussi la rencontre soudaine
Des vapeurs effrayants, hurlant de leur sirène :
Brusquement, devant eux ils surgissent, la nuit,
Vision d'épouvante, ombres noires qui passent
Les sabords éclairés, contre les barques basses,
Dans un sillage blanc de lumière et de bruit.

Soyez propice aux mots qui sortent de leur bouche,
Mots attendris, à l'heure où le soleil se couche ;
Écoutez-les rêver à ceux qu'ils ont laissés
Lorsqu'ils songent, le soir, penchés au bastingage
Après le dur labeur, qu'il n'est plus au village
Que des femmes en pleurs, et que des cœurs blessés.

Car ils sont bons et doux : Ils pensent à leur mère
Qui leur apprend jadis à dire leur prière,
Ils songent à leur femme, à leurs petits enfants,
A leur promesse errant anxieuse, attristée,
A tous ceux qui viendront les voir sur la jetée
Au jour encor lointain des retours triomphants...

O Vierge de Boulogne à la douce légende,
Dont le dôme béni domine au loin la lande,
Ayez pitié de ceux qui naviguent en mer
Et qui sont si petits sur l'océan immense,
Livrés aux éléments faibles, nus, sans défense,
Pareils à des damnés qui tombent en enfer !





NOSTALGIE DU LARGE

Oh ! Vivre sur la mer ! Vivre isolé, perdu,
Loin des hommes méchants, et des villes maudites !
Je ne sais quel démon dans le cœur m'a mordu,
Quels sauvages désirs quelquefois ressuscitent,
Qu'ont versé dans mon sang de farouches aïeux.
J'étais né pour vibrer au souffle des tempêtes,
Pour crier dans le vent, ou pour scruter des yeux
Le zénith éthéré où parmi les planètes
On repère sa route à travers l'infini.

S'il est bien vrai que l'homme, en des métamorphoses
Précédant cette vie, état indéfini,
Ait autrefois vécu dans les âmes des choses,
Mon âme en l'autre monde a dû sans doute errer
Parmi les vents plaintifs qui geignent sur les plages,
Et dans les ouragans dont le souffle effaré
Pleure lugubrement à travers les cordages.
J'ai peut-être plané parmi les goélands
Qui se mirent dans l'eau en frôlant la surface,
Ou les blancs albatros qui plongent ruisselants,
Enivrés de soleil, de lumière et d'espace.
Tous les bruits de la mer, l'odeur des goémons,
Le goût du sel dans l'air et les cris des mouettes
Me sont des souvenirs, et les sensations
D'un au-delà vécu passent encor très nettes,
Comme un envol d'oiseaux sur l'horizon doré,
Sur mon âme vibrante, ardente, ensoleillée...
Oh ! qu'alors il fait bon, sous le charme sacré,
Revivre cette vie un instant éveillée,
S'affranchir du souci des obscurs lendemains,
Se replier en soi, calme comme en un somme,
Pour se trouver plus grand à l'écart des humains
Qu'on ne fréquente point sans se sentir moins homme !

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES DE GUERRE

Urbes

*Arma ferunt ; sævit toto Mars impius orbe,
Et curvæ rigidum falces constantur in ensem.*

VIRGILE.

GÉORGIQUES, livre I.

POSTES DE L'ÉTRANGER

Les postes de l'étranger sont
ouvertes à partir du 1^{er} janvier
1900.

PSAUME CXXXVI.

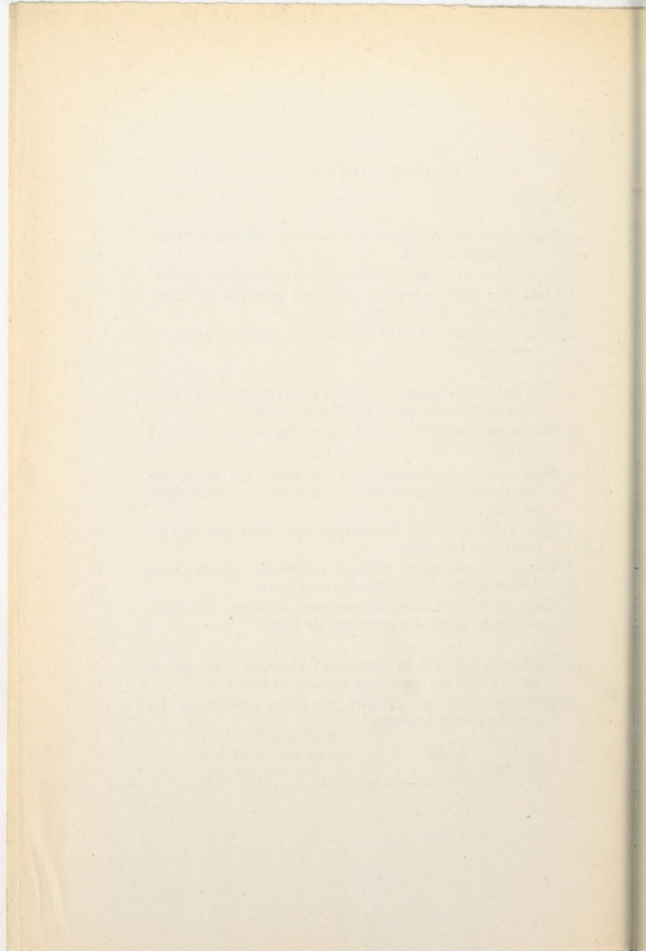
- 1 Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus* cum recordaremur Sion,
- 2 In salicibus in medio ejus* suspendimus organa nostra.
- 3 Quia illic interrogaverunt nos, qui captivos duxerunt nos*, verba canticorum.
- 4 Et qui abduxerunt nos* : Hymnum cantate nobis, de canticis Sion.

-
- 11 Filia Babylonis misera ! * Beatus qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis !
 - 12 Beatus qui tenebit*, et allidet parvulos tuos ad petram !

- 1 Nous nous sommes assis sur les bords du fleuve de Babylone, et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion.
- 2 Nous avons suspendu nos harpes aux saules qui sont au milieu de Babylone :
- 3 Car ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient de chanter des cantiques.
- 4 Ceux qui nous avaient enlevés nous disaient : Chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion.

-
- 11 Malheur à toi, fille de Babylone ! Heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous as faits !
 - 12 Heureux celui qui prendra tes petits enfants, et les brisera contre la pierre !

Traduit de la Vulgate
par LE MAISTRE DE SACY.





RÉSIGNATION.

Suscipe, Domine, universam meam libertatem !

Seigneur, dont les desseins sont cachés à nos yeux,
Qui voulez avant tout le seul bien de nos âmes,
Et qui sourd à nos cris, souvent même à nos blâmes,
Conduisez l'univers dans les orbes des cieux.

J'accepte vos arrêts, et m'incline avec joie.
Vous m'avez de l'exil infligé le tourment.
La tristesse infinie, et cet isolement
Qui torture le cœur d'amertume, et le broie :

Vous avez jugé bon de me faire souffrir
Dans mon cœur, dans mes biens, dans mon pays, la France,
Aussi je vous bénis de ce que la souffrance
Soit un moyen pour nous de croître et d'acquérir.

Je m'ouvre à vos regards auxquels nul cœur n'échappe,
Avide de monter vers vous en sainteté,
Et courbé librement sous votre volonté,
Je baise avec amour votre main qui me frappe.

En captivité à Wünsdorf (*Prusse*)

Décembre 1914.



L'ENVOL DE LA PENSÉE

Soit ! Je suis prisonnier ! Puisque le sort contraire
A trompé d'un seul coup mon attente si fière,
Tous mes espoirs brillants seront sans lendemains.
Et j'ai, dans la minute angoissante et muette,
Tristement résigné, mais sans baisser la tête,
Remis loyalement mes armes en vos mains.

Alors, ce fut l'exil que j'appris à connaître,
Et vous m'avez montré ce que c'était qu'un maître,
Et comment on se brise à la loi des plus forts ;

Mais malgré ma prison et son triple barrage,
Vous n'avez encor su me réduire en servage,
Car vous ne possédez rien de plus que mon corps !

A tout instant du jour, je bondis et m'échappe,
Et c'est l'immensité que de mon pied je frappe,
Dans le monde où n'atteint ni le feu ni le fer,
Ce n'est pas en criant qu'on éteint une flamme :
Vous n'asservirez point mon esprit ni mon âme,
Car mon âme est trop libre, et mon esprit trop fier !

Je règne sur moi-même, ignorant la contrainte,
Je me possède seul, et méprise la crainte.
Que m'importe la haine et son rire moqueur,
Quand sur mon idéal nulle ombre n'est passée :
Je vous mets au défi d'enchaîner ma pensée,
La libre poésie éparsée dans mon cœur !

C'est le philtre subtil, c'est l'essence impalpable
Qui fuit entre vos mains, et flotte impondérable,
Et de nous deux c'est moi qui demeure vainqueur
Et calme dans la sphère où nul ne peut m'atteindre ;
Celui-là n'est pas né, qui tenterait d'éteindre
Le rayon de soleil qui brille dans mon cœur.

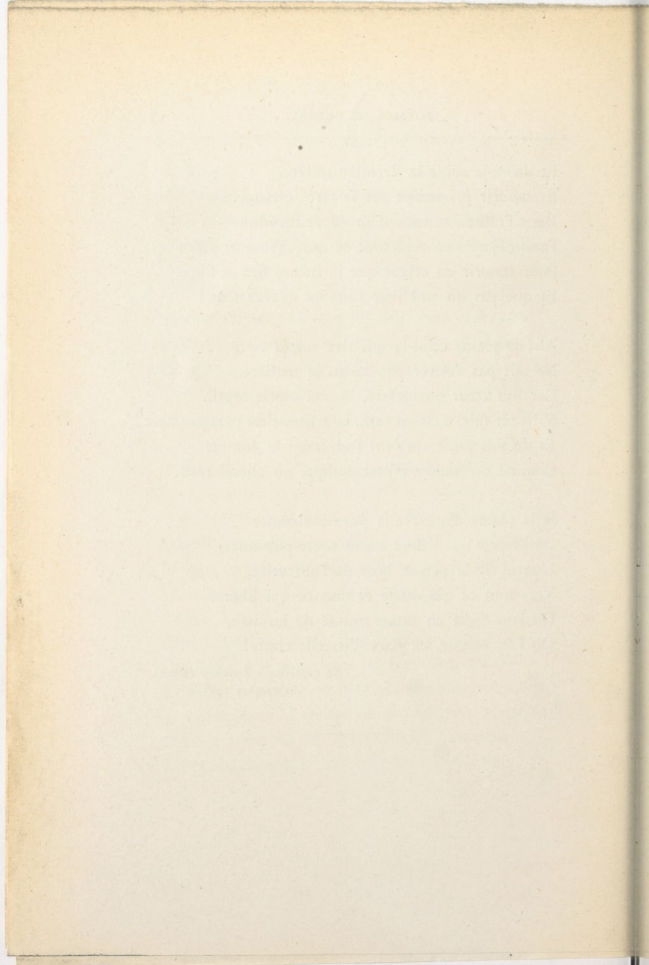
Et dussé-je subir la dernière misère,
Et mourir prisonnier sur la terre étrangère,
Dans l'ultime sursaut d'un effort inconnu,
J'assemblerais en moi tout ce qui chante et vibre
Pour mourir en criant que je meurs fier et libre,
Et que pas un seul jour vous ne m'avez tenu !

Ah ! je plains celui-là qui rivé sur la terre
Ne sait pas s'élever par-dessus la matière.
Car son cœur est esclave, et son esprit captif.
S'il veut fuir, c'est en vain, la tristesse est plus prompte,
Et de son fouet cinglant l'adversité le dompte
Comme un maître brutal dompte un cheval rétif.

Je le plains d'ignorer la pure jouissance
De l'esprit qui s'élève en sa toute-puissance,
L'envol de la pensée hors de l'obscurité,
Vers tout ce qui dilate et tout ce qui libère,
Où l'on flotte en extase enivré de lumière,
Où l'on baigne ses yeux d'irréelle clarté !

En captivité à Zwickau (*Saxe*).

Septembre 1915.





PENSÉES D'EXIL

Oh n'exilez personne, oh ! l'exil est impie !

V. Hugo.

Ainsi qu'un malfaiteur, ainsi qu'un criminel,
J'ai connu la prison et j'ai connu la honte,
Et sous l'affront sanglant de l'opprobre éternel.
Je sens grossir en moi, comme une mer qui monte.
Un afflux de révolte irrésistible et fou :
Ma poitrine se gonfle à l'ouragan qui passe,
Et je me sens poussé, entraîné n'importe où...
Le sang de mes aïeux et l'orgueil de ma race,

Héritage sacré, ont fait mon cœur trop fier
Pour que jamais mon front se courbe à l'esclavage ;
Alors j'ai résisté sous l'étreinte de fer,
Et j'ai meurtri mon aile aux barreaux de ma cage !
Oh ! Qui dira jamais les souffrances sans nom
Du Proscrit, si brisé qu'il discerne avec peine
Son désir qui veut : oui, du destin qui dit : non !
Que ce soit à Jersey, Berlin ou Sainte-Hélène,
Sur des rochers abrupts ou des murs de granit,
Les pontons de l'Espagne ou ceux de l'Angleterre,
L'exil est plus qu'impie, et le forçat banni
Va traînant un boulet sans égal sur la terre.
Oh ! Qui dira jamais la soif de liberté,
La dévorante soif qui brûle tout mon être,
Ces longs regards tendus là-bas vers la clarté,
Quand je songe, à cette heure où le soir me pénètre
De douceur infinie et d'attendrissement.

Alors, fermant les yeux, si je rentre en moi-même,
J'évoque dans l'instant de ce recueillement
La France toute entière avec tous ceux que j'aime :
J'aperçois mon clocher qui se dresse là-bas
Parmi les toits d'ardoise estompés dans la brume :
Et plus loin, à l'écart, encore quelques pas,
Puis je vois ma maison et son faite qui fume.

Et dans le soir tout bleu qui tombe doucement,
Par la fenêtre basse, une lumière brille.
Je pousse un peu la porte, et j'entre lentement :
Oh ! le charme troublant du cercle de famille,
Sanctuaire sacré, cénacle inviolé,
Ma femme et mes enfants sont groupés sous la lampe ;
Ils ne peuvent me voir, mon esprit séparé
Tout seul leur rend visite, et tout seul se retrempe
Et se refait en force et résignation.
Ils sont là, recueillis : les petits sont bien sages.
Les coudes sur la table, toute l'attention
Fixant leurs yeux brillants sur un livre d'images,
Les plus grands studieux, attentifs au travail,
S'appliquent au calcul, aux pages d'écriture
Que je parcours des yeux, surprenant maint détail.
Cependant que dans l'ombre un balancier murmure
Au rythme cadencé de son lent va et vient,
La fuite inexorable et rapide des heures.
Et dans ce calme intime où la Mère se tient,
Elle songe à tous ceux qui souffrent et qui pleurent.
Soudain son front s'éclaire exempt de tout souci :
C'est qu'elle a pressenti, bien avant que je vienne,
Ma mystique présence à l'heure où me voici,
Et sa pensée alors s'unit avec la mienne...

— Puis je rouvre les yeux sur la réalité
Brutale, et je m'éveille : Oh ! l'exil est atroce,
Et sans un surhumain effort de volonté,
A semblable supplice, on deviendrait féroce !

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).
Janvier 1916.



J'étais le sage heureux satisfait de son sort,
Et ma philosophie encor que peu profonde
M'aurait au jour le jour suffi jusqu'à la mort,
Me donnant le secret du bonheur en ce monde.

Et j'écoutais en moi prendre son libre essor
La Poésie ailée, en tournoyante ronde,
Je la sentais souffler sur mon front sans effort,
Comme le vent d'été parmi la plaine blonde.

Aujourd'hui que la guerre a tué dans le bruit
Mon idéal broyé sur mon foyer détruit,
Aujourd'hui que la haine a traversé ma vie,

Jetant aux quatre vents mon bonheur dispersé,
Je rentre dans moi-même, et songeant sans envie,
Je vis du souvenir de mon bonheur passé...

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).
Mars 1916.



AUX FEMMES DE FRANCE.

O vous qui jour et nuit soulagez la souffrance
De nos pauvres blessés, salut, Femmes de France.
Vous qui savez bercer de vos soins infinis
La douleur qui s'exhale en paroles amères,
Car vous êtes nos sœurs, nos épouses, nos mères,
Et du fond de l'exil, pour tous je vous bénis !

Allant de l'un à l'autre, et versant de mains sûres
Le baume adoucissant sur toutes les blessures,
Vous êtes toujours là pour le blessé souffrant.

Et de vos pas légers qui glissent sur les dalles,
Vous savez apporter au fond des longues salles,
La douceur d'un sourire au chevet d'un mourant.

Vous avez le secret de ces mots qui consolent,
Mystères de tendresse épanchés en paroles :
Dans les cœurs assombris vous mettez du soleil,
Et d'un chaste baiser tombé de votre lèvre
Vous endormez le mal, lorsque brûlent de fièvre
Tous ces membres meurtris, dans les nuits sans sommeil.

Oh ! l'horreur de ces nuits où la raison s'égare,
Où le rêve poursuit le blessé qui s'effare,
Et dans l'obscurité s'agite et se défend !
Alors vous surgissez au milieu du délire,
Et posant vos deux mains sur le front qui transpire
Vous calmez ce héros comme on calme un enfant.

Hélas, nous que l'exil enchaîne dans l'angoisse,
Nous que, déracinés, tout meurtrit et tout froisse,
Nous blessés prisonniers, nous n'avons pas connu
La douceur de vos mains pieuses et légères
Qui pensent tendrement avec des soins de mères,
Sur le lit de douleur, le corps tremblant et nu !

Et comme des reclus qu'on punit pour un crime,
Nous n'avons pas connu ce réconfort intime
D'une Femme de France auprès de notre lit,
Ni l'exquise douceur d'un mot qui vous pénètre
Comme l'huile et le baume au fond caché de l'être,
Et rend toute sa force au blessé qui pâlit.

Et pourtant, nous avions tant besoin qu'on endorme
La torture du corps où quelque plaie informe
Laisait pendre sanglants les muscles déchirés,
Et l'âme où se débat notre pensée avide,
Et nous avons tendu si souvent vers le vide
Nos membres mutilés et nos cœurs ulcérés!..

Mais notre rôle, à nous, est tout de sacrifice,
Et nous saurons souffrir jusqu'à l'heure propice
Où sauvés du danger nous reverrons le port...
Merci pour tant de baume épars sur les blessures
De nos frères là bas, soignés par vos mains pures,
Et pour tant de Français arrachés à la mort!

O Vous qui jour et nuit soulagez la souffrance
De nos pauvres blessés, merci, Femmes de France!
Vous savez entourer de vos soins infinis,

Maternelle douceur, l'amertume des nôtres :
Dans votre dévouement vous êtes des apôtres,
Et du fond de l'exil, pour tous je vous bénis !

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).
Mai 1916.



L'HEURE LUMINEUSE.

Sais-tu, dans mon exil, ce qui me réconforte,
Et ce qui me soutient ? C'est que j'ai ton amour,
Et partout où je vais, en moi-même j'emporte
Quelque chose de toi, vivant comme le jour.
Te souvient-il encoeur de l'heure lumineuse
Dont l'étrange douceur, par le temps calme et clair
Baigne avec volupté la plage sablonneuse,
Après que le soleil s'est couché dans la mer ?

L'eau semble refléter la lumière engloutie.
Et c'est d'elle que sort tout le rayonnement
Qui fait qu'en cet instant, sur la clarté partie
Flotte une heure indécise et douce infiniment
Où ce n'est plus le jour, et la nuit pas encore.
Tel est mon cœur : Pour moi, le soleil est couché
Puisque je ne vois plus ton sourire qui dore
Tout ce qu'au fond de moi j'enclos de plus caché,
Puisque je ne sens plus ton regard qui se pose
Doucement sur mes yeux, mais ce n'est pas la nuit,
La nuit du désespoir, où cherchant quelque chose
A tâtons, de la main, tout vous manque et vous fuit,
La nuit de l'abandon, du froid, de la misère...
C'est l'heure lumineuse après le jour ardent,
Où de mon cœur fervent rayonne la lumière
Que de toi-même il tient, et que sage et prudent
Il a gardée en lui pour les jours de disette.
Et j'en vis aujourd'hui : aussi, jusqu'au dernier.
Légers les jours d'exil passeront sur ma tête.
Sans doute il faut lutter, souffrir, se résigner,
Mais tout cela n'est rien, car notre amour se joue
De l'espace et des ans dont il reste vainqueur,
Car ton dernier baiser me brûle encor la joue,
Et ton dernier adieu me vibre encore au cœur.

Plus le corps est meurtri, plus l'esprit se libère.
Et la souffrance est bonne à qui sait l'accepter.
Et le poète seul, en s'élevant de terre,
A ce dédoublement exquis sait se prêter.
Et tant qu'il plaît à Dieu de prolonger l'épreuve,
Tant que sa volonté me tiendra loin de toi,
Les deux leviers puissants créant ma force neuve
Sont pour moi chaque jour, ton Amour et ma Foi!

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).

Mai 1916.



Oh ! quand l'heure de paix sonnera dans les cieux,
Quand les clairons vainqueurs en des souffles épiques
Où l'on entend vibrer l'âme de nos aïeux
Marqueront le retour des troupes héroïques ;

Lorsque dans le fourreau les lames inutiles
Chercheront le repos, ayant fixé le sort ;
Quand les derniers canons rentreront dans les villes
Encor tout frémissants d'avoir hurlé la mort,

Comme nous jouirons doucement de la vie!
Qu'il fera bon marcher libre vers son destin,
Et sans compter ses pas sur la route suivie,
Aller droit devant soi dans l'or clair du matin!

Comme nous connaissons le juste prix des choses,
La douleur, la vertu, la souffrance et l'effort,
Et nous serons grandis dans les apothéoses,
Pour avoir, quel qu'il fût, accepté notre sort.

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).

Juin 1916.

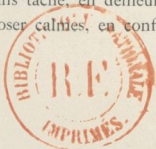


BÉNÉDICTION DE LA MÈRE PATRIE

Dormez en paix, mes fils, car je veille sur vous !
Dans l'exil douloureux, ma main qui vous protège
S'étend sur votre front, et je vous bénis tous,
Et le poids de l'épreuve à ce contact s'allège ;
Dormez en paix, mes fils, car je veille sur vous.

— 24 —

Vous pouvez reposer calmes, en confiance,
Et dormir satisfaits du devoir accompli,
Car un soldat scrutant sa propre conscience
Et se trouvant sans tache, en demeure ennobli :
Vous pouvez reposer calmes, en confiance,



Soyez sans amertume, et ne regrettez rien ;
Vous avez accepté votre part dans la guerre,
Et ce qui vous échoit, c'est pour mon plus grand bien :
A chacun j'ai fixé le labeur nécessaire,
Soyez sans amertume et ne regrettez rien.

- - -

Gardez-vous de jeter un regard de tristesse,
Un regard de désir, vers vos frères là bas,
Dans l'ardeur infernale où la lutte les presse,
Sur le terrain meurtri qui tremble sous leurs pas,
Gardez-vous des regrets, des regards de tristesse.

- - -

Vous vous êtes levés à l'appel du danger,
Vous m'avez sans compter voué vos existences :
A d'autres j'ai donné le soin de vous venger,
Et je répartirai pour tous les récompenses,
Car vous êtes venus à l'appel du danger.

- - -

Sans doute, je connais quelles sont vos tortures,
Je sais combien l'exil vous pèse par moments,
Faisant mugir au cœur révoltes et murmures,
Comme au sein d'un volcan grondent les éléments,
Et je connais trop bien quelles sont vos tortures.

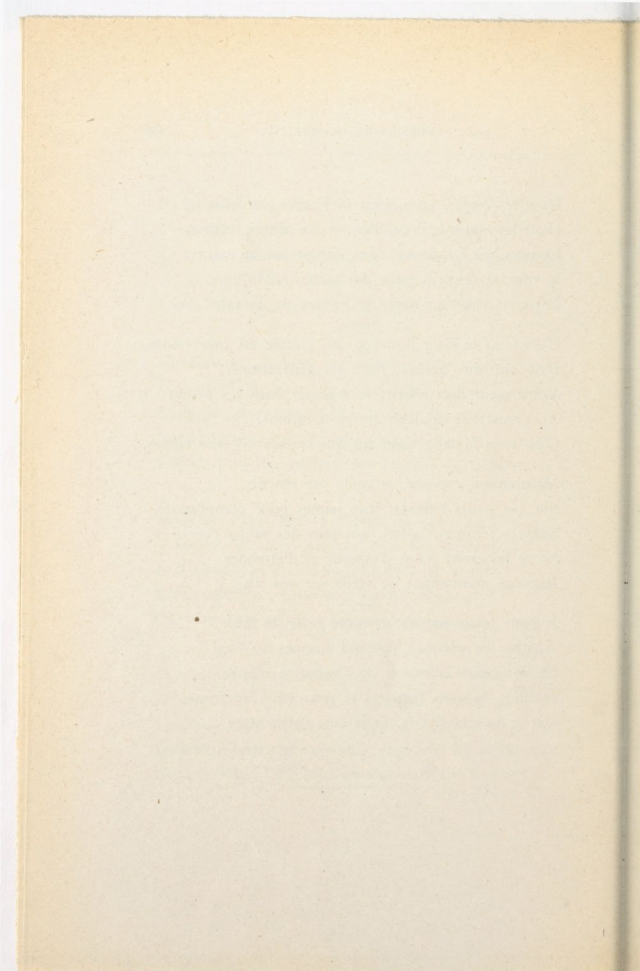
Haut les cœurs, vous serez la France de demain !
Haut les cœurs ! Tressaillez en vos fibres intimes,
Et marchez confiants, vous tenant par la main :
Je vous ai réservés pour des taches sublimes,
Car c'est vous qui serez la France de demain !

— — —
C'est vous le sang nouveau qui circule en mes veines,
D'où naîtront quelque jour des générations.
Votre cœur doit mûrir, se tremper dans les peines
Au creuset de douleur des résignations,
C'est vous le sang nouveau qui circule en mes veines.

— — —
Maintenant, reposez, je veille sur vos fils,
Sur vos petits enfants, trop jeunes pour comprendre,
Sur vos femmes, là-bas, qui près des saints parvis
Ne se laisseront point d'espérer et d'attendre,
Reposez maintenant, je veille sur vos fils.

— — —
Je vous bénis encore, et mon geste de mère,
Auguste et solennel, descend jusques au fond
De vos cœurs abreuvés de l'humaine misère.
Dormez, je vous bénis et je vous baise au front,
Car je suis la Patrie, et je suis votre Mère. . . .

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).
Décembre 1916.





LE PARFUM DE FRANCE

Tout le parfum de France, enclos dans une lettre
Est entré brusquement dans mon cœur aujourd'hui,
Comme entre le grand jour à travers la fenêtre
Où le soleil a lui.

- 2 -

L'arôme du terroir et les senteurs marines,
Puis l'odeur du foin vert qui sèche ça et là,
Et la brume des bois sur le flanc des collines.
J'ai senti tout cela !

— 24 —

Alors, j'ai respiré de toute ma poitrine,
Longuement, lentement, comme au bord de la mer
Quand on hume le vent chargé d'odeur saline,
Pour s'enivrer de l'air.

— 25 —

J'ai caressé les mots, et j'ai baisé les lignes.
Et l'étrange vertu qui filtrait au travers
S'est attachée à moi, comme grimpent les vignes
Sur les treillages verts.

— 26 —

Oh ! Ce charme qui fait évanouir les peines,
Et qui verse l'oubli, c'est presque du bonheur,
C'est comme un feu nouveau qui circule en mes veines,
Et me brûle le cœur !

— 27 —

Oh! qui dira jamais quelle secrète fibre
Tressaille éperdument sous le regard voilé
Du proscrit, et combien pour un mot chante et vibre
L'âme de l'exilé!



Tout le parfum de France, enclos dans une lettre
Est entré brusquement dans mon cœur aujourd'hui :
C'est comme du soleil à travers la fenêtre,
C'est du bonheur qui luit!...

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).

Janvier 1917.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
 LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
 LIBRARY
 540 EAST 57TH STREET
 CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
 LIBRARY
 540 EAST 57TH STREET
 CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
 LIBRARY
 540 EAST 57TH STREET
 CHICAGO, ILL. 60637



PARAPHRASE

DE L'ÉVANGILE SELON SAINT-MATHIEU

En ce temps-là, Jésus monta sur la montagne
Pour prêcher à la foule éparse en la campagne :

L'Homicide, v. 21-24.

« Vous avez entendu cette loi des anciens,
La même pour la plèbe, et pour les Patriciens :
Il vous est interdit de tuer vos semblables,
Et ceux qui le feront seront jugés coupables,

Si jamais votre œil droit transgressant la morale
Devient un jour pour vous un motif de scandale,
Arrachez-le sans crainte, et jetez-le bien loin,
Organe corrupteur, inutile témoin ;
Et si votre main droite aussi vous scandalise,
Coupez-la, jetez-la, de peur qu'elle vous nuise,
Car il vaut mieux pour vous souffrir dans votre chair,
Mais que tout votre corps n'aille point en enfer.

L'Amour des Ennemis, v. 38-48.

Vous avez entendu la loi du talion :
Œil pour œil, dent pour dent, toute rébellion
Et toute insulte veut le sang et la vengeance.
Par contre, moi je dis : Soyez tout indulgence
Et ne résistez point aux œuvres du méchant.
Mais si quelqu'un vous frappe, et qu'un soufflet tranchant
Vous pousse à la révolte, apprêtez l'autre joue.
A celui qui prétend vous traîner dans la boue,
Vous appelle en justice et veut vous dépouiller
Du manteau qu'il convoite, il faut sans sourciller
Savoir abandonner aussi votre tunique.
Donnez à qui demande, et tenez pour inique
Le fait de refuser à qui veut emprunter.
Jadis on vous disait : Il faut se contenter

D'aimer ses seuls amis, or moi je dis encore :
Celui qui veut aimer ses ennemis s'honore.
Rendez douceur pour haine, et le bien pour le mal.
Ainsi fait votre Père, et n'est-il pas normal,
En sa grande bonté, que son soleil se lève
Sur tous, bons et méchants, et quand le jour s'achève,
Que le calme du soir à tous également
Apporte le repos avec l'apaisement ?
Sachez donc faire plus que le simple vulgaire,
Et vous deviendrez grands et parfaits sur la terre,
Vous tous qui m'entendez, du plus jeune au plus vieux,
Ainsi que votre Père est parfait dans les cieux.

Les Biens de la Terre, vi. 19-34.

Ne vous amassez point de trésors sur la terre,
Dont les vers et la rouille absorbent la matière,
Ou bien que les voleurs cherchent pour dérober.
Amassez pour le ciel ce qui ne peut tomber
Aux mains des malfaiteurs, des trésors que ne souille
Ni la bave des vers, ni la mordante rouille.
Où l'on tient son trésor, on tient son cœur aussi,
Et nul ne peut servir deux maîtres sans souci :
Dieu ou Mammon, à vous de voir quel est le vôtre,
Car si vous aimez l'un, vous devez haïr l'autre.

Ne vous tourmentez point pour la vie et le corps,
Ne vous arrêtez pas aux choses du dehors.
Regardez les oiseaux du ciel, ceux dont personne
Ne s'occupe, aucun d'eux ne sème ou ne moissonne,
Et le Père Céleste a soin de les nourrir :
Ils valent moins que vous qui craignez de mourir.
Les lis des champs sont-ils vêtus avec noblesse ?
Or Salomon, parmi sa gloire et sa richesse
Salomon n'était pas vêtu comme l'un d'eux.
Que s'il en est ainsi, vous valez plus aux yeux
Divins et clairvoyants de mon Père Céleste,
Hommes de peu de foi ! Ma parole en atteste,
Cherchez premièrement le royaume du ciel
Qui doit être pour vous le but essentiel,
Tout le reste viendra par un surcroît d'aubaine :
A chaque jour, en vérité, suffit sa peine.

La Charité fraternelle, VII. 1-6.

Ne jugez point, afin de n'être point jugés,
Car il viendra, le jour où vous serez chargés
Comme vous l'aurez fait envers votre semblable.
Vous voyez un fétu, une paille impalpable
Dans l'œil de votre frère, alors qu'en votre orgueil
Vous ne percevez pas une poutre en votre œil.

Hypocrite ! Enlevez tout d'abord cette poutre
Qui vous aveugle, alors vous pourrez passer outre,
Et vous enlèverez le fétu du voisin.
Il ne faut pas jeter aux chiens ce qui est saint,
Pour de mauvais motifs, raisons fallacieuses,
Non plus qu'à des pourceaux, vos perles précieuses.

La Foi et les Œuvres, VII. 21-29.

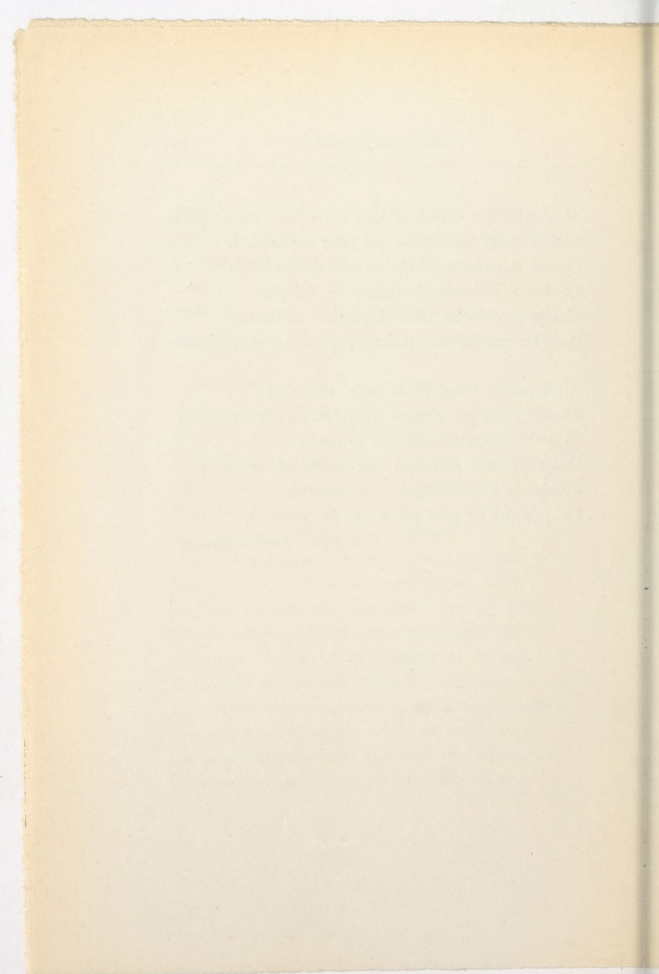
Quiconque suppliant dira : Seigneur ! Seigneur !
N'est pas sûr pour cela de passer pour meilleur,
Et d'entrer quelque jour au royaume de gloire :
Mais celui qui tendra son effort méritoire
Pour accomplir partout la stricte volonté
De mon Père Céleste, aura l'éternité
Dans l'idéal bonheur du Royaume des Cieux.
Sinon, vous repoussant à l'écart de mes yeux,
Le poids de mon courroux pèsera sur vos têtes,
Et ces mots tomberont : Ouvriers malhonnêtes,
Je ne vous connais point, retirez-vous de moi.
Quiconque sait m'entendre et m'écoute avec foi
Est comme un homme sage agissant en lumière,
Qui prend soin de bâtir sa maison sur la pierre,
Car la pluie et les vents ont beau se conjurer,
C'est en vain, la maison est faite pour durer.

Mais celui qui m'entend sans me croire, est coupable,
C'est comme un insensé qui bâtit sur le sable :
Quand la tempête gonfle au-delà de ses bords
Le fleuve déchainé, des digues et des ports
L'onde arrache les blocs des assises puissantes,
Dans les remous vainqueurs de ses eaux mugissantes... »

Ainsi parlait Jésus. Et la foule, admirant
A quel point par chacun, jusqu'au plus ignorant,
Sa divine doctrine avait été comprise,
Disait en mots naïfs qui marquaient sa surprise :
« Celui-là nous enseigne avec autorité,
Ce qu'il dit ne peut pas n'être pas vérité ».

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).

Mars 1917.





DÉSESPÉRANCE.

Non, nous ne pouvons plus avoir le moindre espoir !
Nous sommes des maudits, ceux qu'on ne veut plus voir,
Et nous avons franchi ce seuil de l'épouvante
Où la main prophétique et sinistre du Dante
A mis en mots de feu : Défense d'espérer !
Nous sommes de ces morts qu'on n'ose pas pleurer,
Car la honte s'attache à nous comme notre ombre
Nous poussant au chaos infernal où tout sombre,
Patrie, honneur, famille, amour et liberté,
Clouant au pilori pour l'immortalité,
Devant le monde entier nos mémoires tachées !

O frères qui souffrez là-bas dans les tranchées,
Vous ne saurez jamais quel est votre bonheur :
A vous la Croix de Guerre, et l'Étoile d'Honneur,
A nous le dur exil que chaque jour prolonge,
Et l'opprobre sans nom, et la honte qui ronge.
A vous les *Hosannas* radieux et vainqueurs,
Et les chants de triomphe et de gloire.. Haut les cœurs!
A nous les hurlements de rage, les blasphèmes,
Les malédictions et les cris anathèmes,
Et quand tombe le jour, les pleurs cachés du soir
Que l'on verse sans bruit, d'impuissant désespoir...
Oh! Bondir à l'assaut droit devant soi, d'emblée,
Crier, frapper, tuer, mordre dans la mêlée,
Enivré par la poudre et le bruit du clairon,
Et s'il le faut, tomber d'une balle en plein front
Aux accents enfiévrés de notre Marseillaise
Où s'exhale à pleins cris toute l'âme française!
Mais non! Notre destin est de souffrir ici,
De souffrir en silence et de mourir aussi,
Mourir de désespoir, d'une mort inutile,
Lentement consumés par la langueur stérile...

Et vous, débris sanglants que l'on a ramassés
Quelque soir dans la boue, ô vous, pauvres blessés,

Soyez fiers : Le renom sort de votre détresse,
Et vos blessures sont vos titres de noblesse.
Tout vous sera compté, vos souffrances sans nom
Dans le poste ébranlé par le bruit du canon,
Et les nuits d'agonie en avant de nos lignes.
Vous serez quelque jour proclamés les plus dignes
Parmi ceux qui durant si longtemps ont souffert
Du froid, et de l'angoisse, et du feu, et du fer,
Et le peuple à genoux devant vos meurtrissures
Viendra baiser, tremblant, vos atroces blessures.

Et vous, morts glorieux, gisant parmi les cris
Et l'abomination, exsangues et meurtris,
Pantelants et brisés, ô morts, je vous envie !
Car le Ciel acceptant l'offre de votre vie
Voulut vous épargner l'horreur de la prison
Où chaque jour on sent que sombre sa raison.
Et, plus tard, on dira de votre sacrifice :
Ceux-là sont des martyrs, ils ont bu le calice
Par devoir d'un seul trait jusqu'au bout ; ils sont morts
Dans l'effort surhumain, et c'est avec leurs corps
Qu'ils ont barré la route et sauvé la Patrie.
Et voici que dormant dans la terre meurtrie
Parmi les trous d'obus, les mines, le chaos,
La glèbe maternelle embrasse tous vos os,
Et vous garde, jalouse, en ces heures tragiques.

Réveillez-vous, martyrs ! Debout, morts héroïques !
Debout, vous qui dormez dans les prés et les bois,
Des plaines de Champagne aux collines d'Artois,
Dans la capote bleue, ou la toile de tente !
Secouez de vos yeux les cercles d'épouvante
Où la mort a figé vos gestes rédempteurs,
Vous êtes les vainqueurs et les triomphateurs !
C'est pour vous que voici des arches triomphales,
Et des fleurs sous vos pas, comme aux pompes royales !..

Et plus tard, quand viendra cet instant solennel
Où la paix étendra son immense arc-en-ciel,
Lorsque les *Te Deum*, sous les voûtes sonores
Que l'on pavoisera de flammes tricolores,
Éclateront vainqueurs, lorsque battant des mains
La foule délirante amassée aux chemins,
Acclamera de cris et de chants d'allégresse
Les héros survivants rendus à sa tendresse,
Nous, pauvres prisonniers revenus de l'exil,
Angoissés, nous sentant quelque chose de vil,
Nous errerons confus, honteux, baissant la tête,
Comme des étrangers perdus dans cette fête....

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).

Mars 1917.



LE SÉNÉGALAIS.

A BAKILOGA-MOUSSA
du 2^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais

O toi qui t'es battu vaillamment pour la France,
J'aime te coudoyer, brave Sénégalais,
J'aime ton regard doux comme empreint de souffrance.
Sorte de fatalisme imprimé sur tes traits.

Il n'est pas entre nous de telle différence :
N'as-tu pas comme nous, troupeau des exilés,
Souffert le froid, la faim et la désespérance,
Et les désirs du cœur sans cesse refoulés ?

Et n'as-tu pas aussi, dans la brousse lointaine,
Comme nous, dû quitter ton foyer par devoir,
Dans le doute angoissant d'un incertain revoir ?

Va ! Si ton corps nerveux est noir comme l'ébène,
Le sang que tu versas de tes membres meurtris
Comme le nôtre est rouge, et vaut le même prix !

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).

Avril 1917.



L'ALGÉRIEN.

A BARA BEN MOSSAR,
du 1^{er} Régiment de Tirailleurs algériens.

C'est un gars bien taillé, un vrai fils de sa race ;
Nomade et taciturne il erre sans répit,
Frère des Touaregs qui se voilent la face.
En marmottant des mots d'un éternel dépit.

Il chante quelquefois une complainte lasse,
Exhalant à regrets son âme de proscrit,
Et quand on l'interroge il répond à voix basse
Ce que dit le Coran : *Mektoub*, c'était écrit !

Alors son œil rêveur empli de nostalgie
S'allume en évoquant la puissante magie
Et l'attrait fascinant de son désert natal,

Où vers les oasis, mirages diaphanes,
Au pas lourd des chameaux marchant d'un rythme égal,
S'en vont à l'horizon de lentes caravanes.

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).

Avril 1917.



LE GOUMIER.

Pauvre gommier captif, qui promènes sans cesse,
Entre les fils d'acier qui bornent ta prison,
Ton rêve monotone et ta morne tristesse,
Qu'avive le regard jeté sur l'horizon !

Où sont ces jours bruyants de fête et d'allégresse
Où la poudre parlait, et comme un vif poison
Te montait à la tête, exubérante ivresse
Du parfum excitant de son exhalaison ?

Et les fantasias où debout sur la selle
De ton bel étalon galopant libre et fier,
Tandis qu'à son sabot jaillissait l'étincelle,

Tu brandissais, vainqueur, ton long fusil vermeil,
Emporté dans les cris vers l'horizon désert,
Et comme auréolé des rayons du soleil...

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).

Avril 1917.



LE MARTINICAIS.

A DEBLÈME,
Martiniquais du 23^e Régiment d'Infanterie coloniale.

Je t'ai vu triste et grelottant,
Pauvre noir de la Martinique,
Toi créé pour vivre content
Sous le ciel pur de ton tropique ;

Et parmi le brouillard flottant,
Tu rêvassais, mélancolique,
A quelque parfum excitant
De ton paysage exotique.

A ta molle démarche on voit
L'étrange douceur de ton île
Où quelque volcan se profile,

Et dans tes yeux on aperçoit
Parmi les éclairs dont ils brillent.
Le ciel des lointaines Antilles.

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).
Mai 1917.



LA HAINE.

Et nul ne comprendra la haine où j'ai vécu !

P. DÉROULÈDE.

La prison et l'exil ont travaillé mon être :
Lentement, sûrement, mon cœur s'est ulcéré,
Et dans cet abandon, je me suis senti naître
Une fibre nouvelle où pleurait et vibrait
Quelque chose d'étrange, et j'ai connu la haine,
Une haine farouche aux soubresauts nerveux,
Tel un vent d'équinoxe arrachant sur la plaine
Les arbres des forêts, ainsi que des cheveux,
Une haine implacable, ardente et vengeresse
Qui m'a conquis le cœur tout entier pour jamais.

Oh ! Que j'aime sentir ta sauvage caresse,
O belle et sainte haine, arme des opprimés,
Force des prisonniers dans l'exil exécration,
Haine dure et féroce impitoyablement,
Accumulée en moi comme les monts de sable
Qu'apporte de la mer l'éternel mouvement !
Je la sens qui s'agite et bondit sous ma tempe
En sursauts effrénés ; le cœur me bat plus fort,
Et cet état de fièvre à tel point me retrempe,
Que, tout l'être vibrant, tendu comme un ressort,
Je me prends à pousser presque des cris de joie !
Oh ! Bienfaisante haine, exutoire sacré
De toute l'amertume où la raison se noie,
Je t'accueille, je t'aime, et te veux enserrer
Au plus profond de moi, comme une chose exquise !
Vois, je t'ouvre les bras, et je t'ouvre mon cœur :
Répands-toi dans mon sang, force qui fanatise,
Ainsi qu'une brûlante et perfide liqueur !
Remplis-moi, nourris-moi de ton effervescence,
Afin que les enfants de mes petits enfants,
Dans leurs veines en feu retrouvant ta présence,
Peuplent de mots vengeurs leurs rêves triomphants !

En captivité à Dœberitz (*Prusse*).

Juillet 1917.



BALLADE DU VENT.

Oh ! Que j'aime le vent, le grand vent qui gémit,
Le vent fou qui s'élance en bourrasque insensée,
Hurlant et miaulant, et berçant la pensée
De son rythme chanteur qui l'endort à demi ;
La féroce tourmente à la plainte sauvage
Qui se brise partout sans assouvir sa rage.
Oh ! Que j'aime le vent qui pleure et gémit !

Maître, salut à toi, grand vent large et puissant
Qui nous viens de si loin chargé d'odeurs marines,
Pour souffler sur nos fronts et gonfler nos poitrines
En faisant battre en nous plus vite notre sang !
Tout chargé des parfums de la route suivie,
Tu nous viens apportant la jeunesse et la vie,
Maître, salut à toi, grand vent large et puissant !

- - -

C'est toi le souverain qui règues sur la mer,
Et qui chantes sans cesse à travers les cordages,
Inclinant doucement dans l'eau jusqu'aux bordages
Les carènes de bois et les coques de fer.
C'est toi qui fais là-bas gonfler les blanches voiles
Cinglant vers l'horizon tout constellé d'étoiles,
C'est toi le souverain qui règues sur la mer !

- - -

Encor tout frémissant du murmure des bois,
Tu nous viens des forêts aux senteurs embaumées,
Tu nous viens alourdi des ombres parfumées
Où dans l'obscurité le silence a des voix,
Et tu portes, plaintif, à ceux qui te recueillent
Des chants confus lointains de bruissements de feuilles,
Encor tout frémissant du murmure des bois.

Vent de lave et de feu qui souffles du désert
Où cheminent au loin de lentes caravanes
Vers des mirages fous aux teintes diaphanes,
Quand tu viens, tout s'embrase et s'enflamme dans l'air :
Ton souffle s'est brûlé sous les lointains tropiques
Où dorment au soleil d'indolentes Afriques,
Vent de lave et de feu qui souffles du désert !

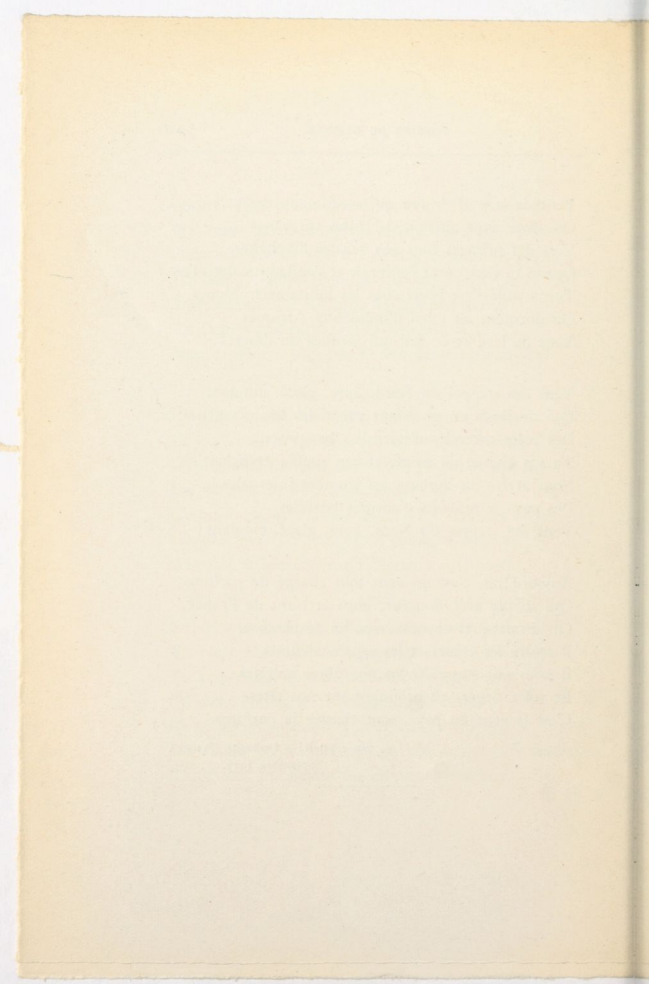
— 21 —

Vent des steppes du Nord, âpre, glacé, cinglant,
Qui descends en grondant parmi les brumes grises,
Des pôles encerclés d'éternelles banquises,
Tu vas chargé de neige, et ton souffle aveuglant
Nous arrive en hurlant, en trombes infernales,
Des pays scintillants d'aurores boréales,
Vent des steppes du Nord, âpre, glacé, cinglant !

— 22 —

Aujourd'hui, c'est un vent tout chargé de parfums
Qui souffle avec douceur, nous arrivant de France.
On dirait qu'il apporte avec lui l'espérance,
Il ravive les cœurs et les espoirs défunts ;
Il nous fait tressaillir en nos fibres secrètes,
Et volète léger, chantonnant sur nos têtes,
C'est le vent du pays, tout chargé de parfums.

En captivité à Dæberitz (*Prusse*).
Septembre 1917.





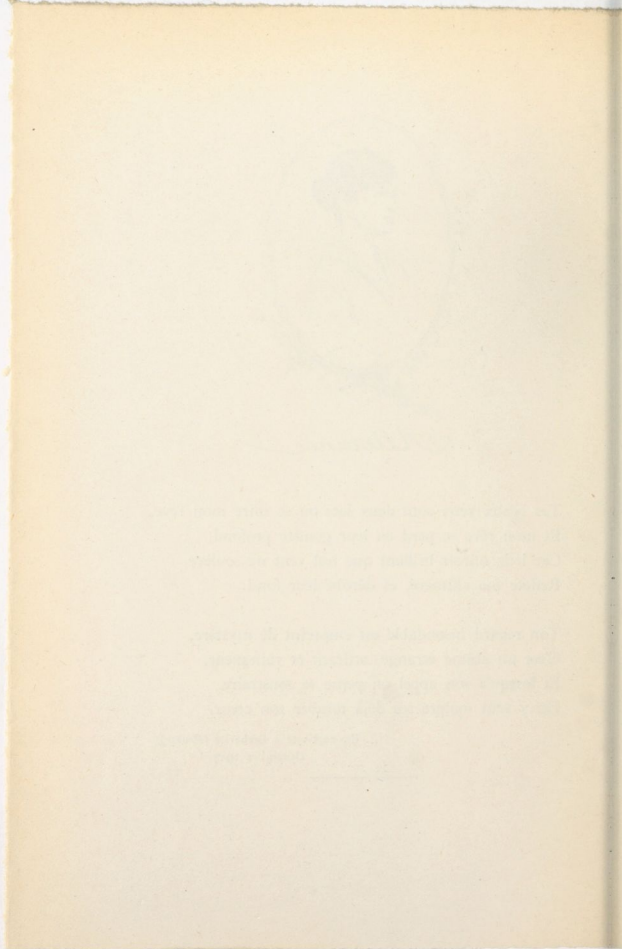
Attrance

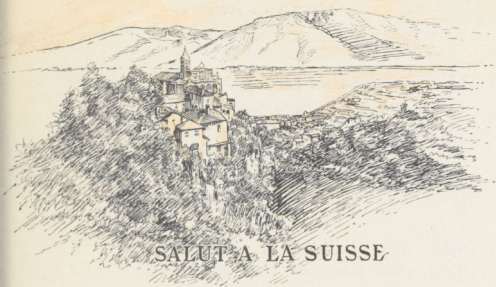
Tes beaux yeux sont deux lacs où se mire mon rêve,
Et mon rêve se perd en leur gouffre profond,
Car leur miroir brillant que nul vent ne soulève
Reflète ma chimère, et dérobe leur fond.

Ton regard insondable est empreint de mystère,
C'est un abîme étrange, attirant et vainqueur,
Et lorsqu'à son appel on pense se soustraire,
On y sent malgré soi déjà tomber son cœur.

En captivité à Døberitz (*Prusse*).

Décembre 1917.





Oh ! Lorsque j'ai franchi la frontière bénie,
Quand notre long cortège exténué, brisé,
Et n'osant croire encor sa misère finie,
Enfin toucha ce sol digne d'être baisé.
Cette terre promise où nos douleurs cuisantes
Trouvaient pour les calmer des mains compatissantes,

Comme alors terrassé, étouffé par l'angoisse,
Tout mon sang d'un seul coup me refluant au cœur,
J'ai senti, libre enfin de l'étreinte qui froisse,
Quelque chose de moi se cabrer en vainqueur.
Et j'ai vu, n'y pouvant déjà presque plus croire,
Tout le passé maudit surgir en ma mémoire.

Alors, d'un geste vif j'ai repris ma maîtrise,
Et j'ai précipité ce passé dans l'oubli,
Ne voulant pas troubler cette minute exquise,
Même du souvenir de l'avoir accompli,
Tandis que secouant de mes pieds la poussière,
J'évitai d'en souiller la terre hospitalière.

Salut, salut à toi, terre féconde et pure,
Tendrement maternelle à tes fils adoptifs,
Terre de liberté, d'honneur et de droiture,
Où vivent les vertus des peuples primitifs,
A toi qui tends la main aux exilés qui pleurent,
Consumés vainement par la fuite des heures.

Par toi l'esprit s'apaise et le corps se repose,
Et tu connais un baume à toutes les douleurs ;
Tes bras s'ouvrent tout grands sans rechercher la cause,
A tous les exilés, quels que soient leurs malheurs :
Il suffit de souffrir, pour que d'une main sûre
Tu t'offres à panser toi-même la blessure.

Oh ! Courir sur le flanc des Alpes féériques,
Fouler la neige vierge aux glaciers crevassés,
S'enivrer de l'air pur en des midis magiques,
Dilater ses poumons sur les sommets glacés,
Et boire le soleil qui dore leurs épaules,
Est-ce un rêve possible, au sortir de nos geôles ?

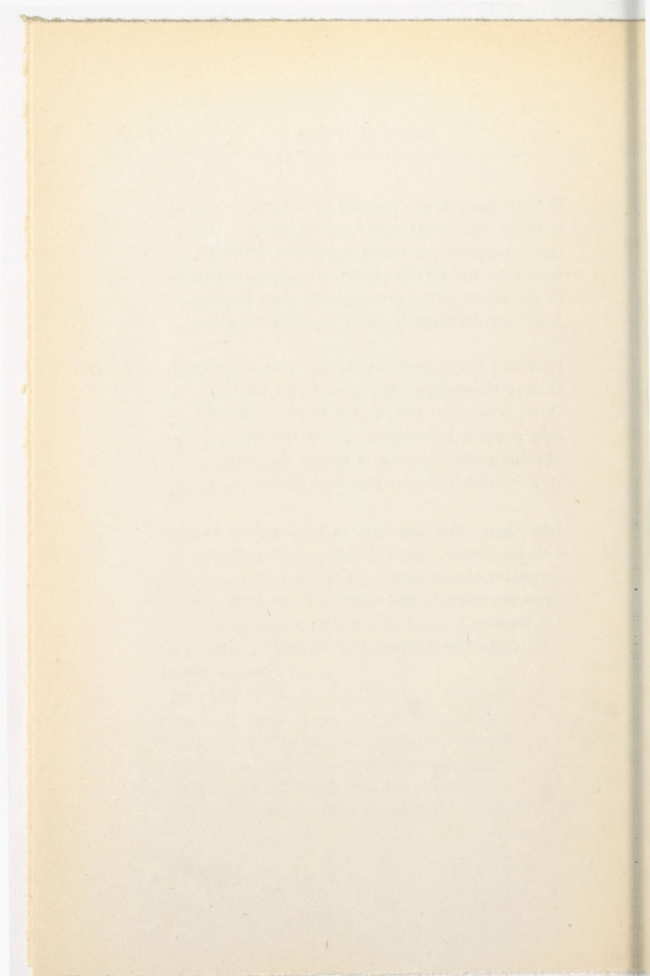
Et voici que jetant un regard en arrière,
Je revois tout là-bas mes frères exilés
Qui me tendent les mains par-delà la frontière,
Tous ceux qui vers l'espoir ne s'en sont point allés,
Et qui lèvent leurs bras suppliants dans l'espace,
Ainsi que des damnés qui demanderaient grâce !

Pour tous ces malheureux, fais-toi plus accueillante,
O terre hospitalière, ouvre encor plus tes bras,
Ouvre plus grand ton sein où la paix souriante
Peut guérir à jamais ceux que tu recevras,
Pour ne point démentir ta charité de mère
Pour les déshérités de l'humaine misère.

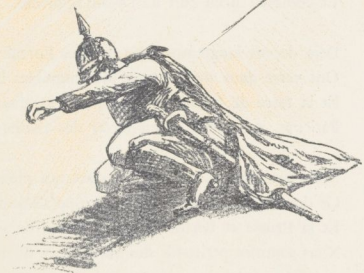
D'un signe, d'un seul mot, tu leur rendrais la vie :
Vois-les pleurer, vois-les souffrir, vois-les prier,
Attendant chaque jour le geste qui convie.
Ils savent qu'en venant s'asseoir à ton foyer
On retrouve courage en son âme meurtrie,
C'est déjà le bonheur, et presque la Patrie !

En exil à Chésières (*Suisse*).

Janvier 1918.



Malédiction



Qualis artifex pereo !

NÉRON.

A nous deux, maintenant, Guillaume-le-Maudit !
Tu m'as tenu trois ans sous ta serre sanglante,
Mais pensais-tu qu'ainsi le dernier mot fût dit,
Et que je garderais le fiel qui me tourmente ?

Je te ferai voir, moi, ce qu'un Français de France
Possède dans le cœur, quand on l'a désarmé,
Quelle arme sont sa plume et son cerveau qui pense,
Et combien il en cuit de l'avoir opprimé.

Déjà depuis longtemps mes ancêtres Lorrains
Ont versé dans mon sang d'inextinguibles haines,
Et la terre de Flandre a façonné mes reins
Patients, mais rétifs à supporter des chaînes.

Nous sommes descendants de ceux qui piétinèrent,
Ce dont quinze ans durant l'Europe s'étonna,
Et la Prusse et Berlin, comme un nid de vipères :
Nous sommes petits-fils des vainqueurs d'Iéna !

Si nos pères ont vu la honte de Sedan,
S'ils ont connu ces jours d'angoissante défaite,
Nous devons effacer ce trait sans précédent,
Et c'est à nous, leurs fils, de relever la tête.

Cela n'entache pas les dix siècles de gloire
Où nous avons tenu partout le premier rang,
Toutes nos lettres d'or au livre de l'Histoire,
Ni les Gestes de Dieu parmi le Peuple Franc.

Toi, fils dégénéré de pères vicieux,
Qui ne saurais nier l'atavique débauche,
Et veux cacher ton mal, aux plis mystérieux
Où se dérobe en vain ton informe bras gauche.

Ton rêve est de te rendre odieux et infâme,
Et te sentant aigri contre le genre humain,
Toi, rebut, tu cherchas à tisser une trame
Où l'univers entier dût retrouver ta main.

Mais l'Histoire disant la dure vérité,
Jetant aux quatre vents sa parole féconde,
Clouera au pilori, pour l'immortalité,
Ton nom cent fois maudit sur la face du monde!

Car nul n'aura subi semblable flétrissure,
Nul, pas même ton fils, ce débauché taré
Dont les deux amours sont la guerre et la luxure :
Un sang si précieux ne peut dégénérer.

Souviens-toi que tu fus un mauvais fils, jadis,
Quand tu guettais la mort au chevet de ton père ;
Comme le père fut, ainsi sera le fils,
Et le dur talion brandit sa loi sévère.

Car il viendra, ce jour que l'univers appelle,
Ce jour de délivrance, où sur ton lit de mort
Les sursauts d'agonie, en voilant ta prunelle
Ne pourront plus laisser de doute sur ton sort.

Quand tu voudras donner des ordres, commander,
L'air n'arrivera plus dans ta gorge serrée,
Et tu frissonneras de voir ton fils rôder
Et s'apprêter déjà les mains pour la curée...

Alors tu battras l'air de ton moignon informe,
Mais l'orgueil dominant la peur en ton esprit,
Tu feras apporter ton dernier uniforme,
Et tu soupireras : Quel artiste périt !

Oh ! Comme tu verras d'atroces cauchemars,
D'horribles visions te tourmenter sans trêve,
Quand sinistre et vengeur, devant tes yeux hagards
Passera le cortège évocateur du rêve !

Tu reverras ces jours où tu vécus l'angoisse
De te voir impuissant, parfois à dix contre un,
En souffrant à nouveau ce qui te blesse et froisse,
Et la Marne, et l'Yser, et la Somme, et Verdun !

Tu verras défiler ceux que tu fis mourir,
Ceux qui sur ton conseil gardaient leur poudre sèche,
Tous tes fantassins gris dont les corps vont pourrir
Pour t'avoir écouté, prêcheur de guerre fraîche !

Et tous par millions, décharnés et livides,
Dont la foule à l'instant surgira de tout point
Te fixant du regard de leurs orbites vides,
Cracheront à ta face en te montrant le poing.

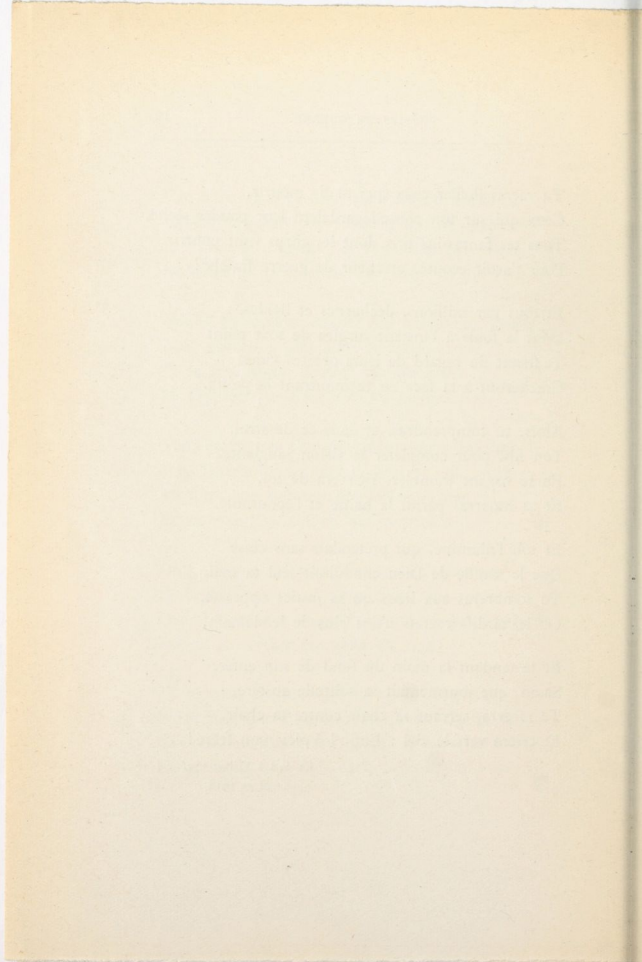
Alors, tu comprendras, et dans ce désarroi,
Ton fils, pour compléter la vision sanglante,
En te voyant trembler, ricanera de toi,
Et tu mourras parmi la haine et l'épouvante.

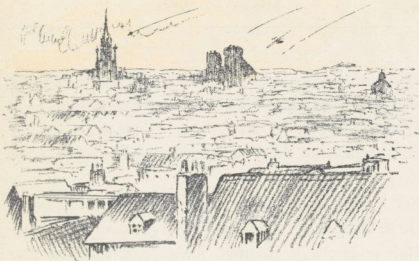
Et toi, l'illuminé, qui prétendais sans cesse
Que le souffle de Dieu conduisait seul ta main,
Tu sombreras aux lieux où sa justice oppresse,
Où les tardifs regrets n'ont plus de lendemain.

Et te tenant la main du fond de son enfer,
Satan, que tourmentait sa solitude austère,
Te recevra, serrant sa chair contre ta chair,
Et criera vers le ciel : Enfin ! Voici mon frère !..

En exil à Villars (*Suisse*).

Mars 1918.





DIEU AVEC NOUS !

« L'artillerie allemande à longue portée a bombardé l'église St-Gervais à Paris, le jour du Vendredi-Saint, causant la mort de nombreux fidèles assemblés pour l'Office ».

Les Journaux.

Ainsi, c'est pour prouver à la face du monde
Que Dieu est avec lui, que le Kaiser-bandit
A construit ce canon que son orgueil brandit
Avec des cris de rage et de haine inféconde,

Et que dans son cerveau de damné, il fait choix,
Afin de bombarder les églises de France,
De ce jour trois fois saint de deuil et de souffrance
Où l'on pleure le Christ mort pour nous sur la croix.

Donc, c'est en commettant un pareil sacrilège,
Blasphème en action, qu'il prétend démontrer
Que de l'esprit d'en haut il est seul pénétré,
Et que la main de Dieu contre tous le protège.

Non ! non ! Dieu n'aurait garde en un pareil moment
De se souiller les mains à couvrir ta personne,
Mais pour chaque attentat, lorsque ton canon tonne,
Tout l'enfer en exulte, et pousse un hurlement.

Souviens-toi de quel mot repoussa tes prières,
Le Pontife voulant arrêter tes forfaits,
Quand il te répondit qu'il bénissait la Paix,
Refusant de bénir tes armes meurtrières.

Si quelque dieu t'anime et combat dans tes rangs
Ce n'est pas à coup sûr le même que le nôtre,
Et nous sommes heureux d'en adorer un autre,
Notre Christ qui protège et qui aime les Francs.

Car vois-tu, ce n'est pas ainsi qu'on fait l'histoire,
L'alliance d'un peuple avec Dieu par son roi ;
Et dire chaque jour cent fois : Dieu avec moi,
Ne suffit à créer tout un passé de gloire.

Il faudrait, comme nous, pouvoir jusqu'à Clovis
Remonter, pour trouver l'origine chrétienne,
A ce premier anneau glorieux de la chaîne
Par qui sont rattachés aujourd'hui et jadis.

Il faudrait, tout le long de cette destinée,
Avoir des titres tels à la faveur du ciel,
Que l'Église voulût, par orgueil maternel,
Comme à nous, décerner le nom de Fille Aînée.

Le Dieu que nous servons ne nous demande point
D'holocaustes humains, et le sang des victimes
Qu'immolent par milliers tes innombrables crimes
Est un tribut sanglant dont il n'a pas besoin.

Ce n'est pas le dieu Thor, impie et sanguinaire,
Trônant sur les héros de quelque Walhalla,
Mais un Dieu qui promet l'immortel au-delà,
Où seront réparés tous les torts de la terre.

Lui qui scrute les cœurs et qui sonde les reins
Sait quel est l'agresseur, et lorsque son œil plonge
Dans une conscience, il n'est pas de mensonge
Capable d'arrêter son regard souverain.

Aussi nous attendons en toute confiance,
Et nous en appelons à son saint tribunal :
Son verdict éternel dira le mot final
Par qui triompheront et le Droit et la France

En exil à Villars (*Suisse*).

Avril 1918.



LA JEUNE FILLE

A ma fille aînée, après quatre années
de séparation.

Voici qu'elle a quinze ans : c'est un évènement.
Quelque chose de neuf en elle se précise.
Sa démarche est posée et sa taille est bien prise,
En elle, désormais, tout devient agrément.

Ses cheveux blonds lui font une auréole exquise,
Nimbe changeant, d'où sort comme un rayonnement,
Et son œil clair vous prend délicieusement
De son regard naïf mais empreint de franchise.

Et moi, quand je la vois ainsi dans son éveil,
Aller, venir, chanter et rire en plein soleil
Sans souci de demain, je songe avec tristesse

Qu'un jour viendra, jour qu'elle appellera béni,
Où quelqu'un ravira son trésor de tendresse,
Et que l'oiseau grandi s'échappera du nid !

En exil à Villars (*Suisse*).

Avril 1918.



Aujourd'hui que se lève une aurore nouvelle,
Que l'aube de l'an neuf illuminé de paix
Éclaire en souriant l'univers qui l'appelle,
Comme un soleil d'été perce un brouillard épais ;
Aujourd'hui qu'on remet au fourreau les épées
Après avoir tracé des pages d'épopées
Comme on n'en vit jamais sous la voûte des cieux ;
Que nos clairons stridents ont clamé la victoire
Aux quatre vents du ciel, en des souffles de gloire
Où l'on sentait vibrer l'âme de nos aïeux ;

Maintenant que pressés par les monts et la plaine
Nous foulons librement, par un juste retour,
Le sol trois fois sacré d'Alsace et de Lorraine ;
Que du clocher de Metz au clocher de Strasbourg

Les carillons lançant leurs rudes envolées
Chantent notre triomphe, et la fin des mêlées
Qui devaient nous conduire aux bords du Rhin français
Par quatre ans de calvaire aux mérites sublimes ;
Ayez pitié, Seigneur, de toutes les victimes
Par qui nous avons dû payer de tels succès.

Sur le terrain meurtri de nos champs de bataille,
Nos morts, nos pauvres morts sont couchés par milliers
Pêle-mêle parmi les éclats de mitraille,
Débris sans nom perdus dans l'horreur des charniers :
Ils s'étaient élancés par-dessus la tranchée,
Légers, crispant les mains sur leur arme penchée,
Dressés pour châtier le peuple criminel,
Et sans même pousser une plainte légère,
D'une balle en plein front ils ont roulé par terre.
Accordez-leur, Seigneur, le repos éternel !

Nous avons vu rentrer, pitoyable cortège,
Nos pauvres prisonniers, troupeau sans cesse errant
Dans le désert torride ou la steppe de neige,
Et que brûle la fièvre à son feu dévorant ;
On les a vus, couverts de haillons de détresse,
Mais leur cœur est gonflé de haine vengeresse,

Et leurs yeux ont gardé cette mâle fierté
Qui trahit tout l'orgueil indompté de la race,
Où cent fois le barbare a brisé son audace.
O mon Dieu, rendez-leur la force et la santé !

Nos blessés sont gisants sur leur lit de souffrance,
Exsangues et meurtris, et le demi-sommeil
Où l'on s'agite en vain, consumé d'impuissance,
Les laisse chaque jour plus faibles au réveil ;
Cependant que des mains pieuses et légères
Les pansent tendrement avec des soins de mères,
Et que tant de bonté met à leurs yeux voilés
Un sourire où se perd la tristesse des heures...
Ayez pitié, mon Dieu, de ces blessés qui pleurent,
Et qui tendent vers vous leurs membres mutilés !

Que de petits enfants que l'avenir convie,
Maintenant orphelins, n'ayant plus de foyer
Jetés brutalement sans appui dans la vie,
Ignorent la douceur d'un cœur pour les choyer !
Trop jeunes pour comprendre, et trop naïfs pour croire
Que parmi tant d'horreur prend naissance la gloire,
Ils ne connaîtront pas ces baisers triomphants
Qu'on met aux jeunes fronts au retour de la guerre.
N'avez-vous pas promis, mon Dieu, d'être leur Père ?
Laissez venir à vous tous ces petits enfants !

Et les veuves qui vont chancelantes et tristes,
Et qui n'osant pas croire en la réalité,
Cramponnent leur espoir aux doutes qui subsistent
Et toute leur douleur est faite, en vérité,
D'un amas si confus de choses si nouvelles,
Qu'elles ne savent pas ce qui l'emporte en elles,
Les pleurs ou la fierté, la souffrance ou l'orgueil ;
Et les mères, pliant au poids du sacrifice,
Qui par deux et trois fois ont bu tout le calice !
Seigneur, tendez la main à ces femmes en deuil !

O Dieu qui connaissez le prix de ces détresses,
Qui savez le mérite et l'effort de chacun,
Par qui nous avons pu jusqu'au bout sans faiblesses,
Supporter le fardeau de la guerre, en commun,
Au nom de tant de sang et de tant de souffrance,
Gardez toujours en main le destin de la France.
Qu'elle soit à vos yeux toujours au premier rang,
Qu'elle soit par sa foi, digne de sa victoire,
Et que nos descendants conservent la mémoire
De vos Gestes sacrés parmi le Peuple Franc !

Fort de Vincennes.
Novembre 1918.



LE RHIN.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand !

A. DE MUSSET.

Il est venu, ce jour marqué par le destin,
Où le droit a primé sur la force brutale :
Les bandits acculés ont lâché leur butin
Comme un os arraché des dents d'un cannibale,
Et nous vivons chantant l'ivresse du succès,
Car nous l'avons enfin, le libre Rhin français !

Nous l'avons ! Et baignant leur poitrail blanc d'écume,
Nos chevaux sont entrés dans l'eau jusqu'à mi-corps ;
Encor tout frémissants, de leur gueule qui fume,
Nos longs canons d'acier sont braqués sur ses bords

Prêts à partir d'eux-même aux moindres invectives,
Et nos clairons vainqueurs ont sonné sur ses rives.

A leur appel strident les échos ont vibré,
Ces échos endormis depuis quarante années ;
Et tout s'est éveillé dans un rêve doré,
Parmi les profondeurs des villes profanées,
Où gémissait en vain tout un peuple d'esclaves,
Dans le pays maudit des vieux châteaux burgraves.

En carillons joyeux, du haut des cathédrales
Les cloches ont sonné, de Metz jusqu'à Strasbourg ;
Et recueillant l'écho de ces voix triomphales,
Hommes, femmes, enfants, qui souffraient alentour
Ont laissé déborder leur ivresse nouvelle
En des alleluias à la France immortelle.

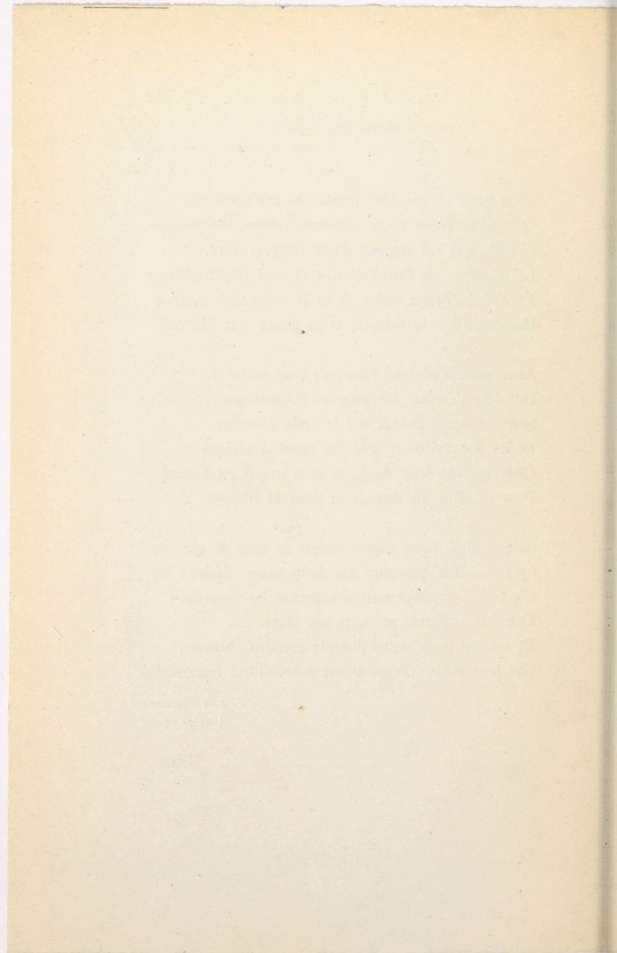
Nous l'avons, notre Rhin large et majestueux,
Et nous pouvons franchir librement et sans crainte
Les arches des vieux ponts qu'un flot tumultueux
Enserre incessamment de sa mouvante étreinte,
Tous ces ponts sur lesquels l'aigle dictait ses lois,
Où domine aujourd'hui notre fier coq gaulois.

C'est pour le posséder intact et sans souillure,
Que nous avons rougi d'autres fleuves, de sang :
L'Yser, qui fut témoin d'une lutte si dure,
La Somme, où l'ennemi dut se dire impuissant ;
Et c'est le fleuve enfin, dont le nom seul incarne
Par deux fois le miracle et la gloire : la Marne !

Avec nous s'est levé l'univers tout entier :
Par delà l'Océan, les peuples d'Amérique
Sont accourus peiner sur le rude chantier,
Et les fils d'Albion avec les noirs d'Afrique
Ont répandu leur sang, et sont morts en beauté
Pour le salut du monde et pour la liberté.

Salut, salut, beau fleuve, enjeu de tant de guerres,
Que pendant quarante ans nous avons désiré ;
C'est toi qui désormais marqueras les frontières
Entre la barbarie et notre sol sacré.
Et toi, tu peux enfin dormir content, Musset,
Car leur Rhin allemand est aujourd'hui français !

Fort de Vincennes.
Janvier 1919.





BRUGES VIOLÉE.

Margaritas ante porcos.

Le barbare a souillé cette ville de rêve,
Cette ville où la paix des vieux siècles passés
Sommeillait doucement parmi la chanson brève
Des heures qui tintaient aux beffrois élancés.

Les brutes ont jeté des regards courroucés
A travers ces vitraux où le soir qui s'achève
Filtre en un jour si doux sur les doigts empressés
Aux longs fuseaux de buis qui se croisent sans trêve.

De leur pas sacrilège ils ont foulé, grand Dieu !
Au seuil du Pont d'Amour ces retraites sacrées
Où régnait le silence avant le couvre-feu.

Et, se cachant des mains leurs faces effarées,
Les Béguines rentraient, se signant en éclair,
Pour ne pas voir passer ces échappés d'enfer.

BRUGES.

Septembre 1920.



Châtiment

Guillaume-le-Maudit, après le long effort
De sa guerre joyeuse, où toute sa puissance
N'avait fait que le mal, et puis le mal encor,
Mendiait à Satan sa juste récompense.

« Soit, dit-il, prends ceci qui vaut plus que de l'or.
Pour toi c'est tout nouveau, et malgré sa science
L'Allemagne jamais n'a tenu tel trésor :
Ce don si précieux, c'est une conscience ».

Depuis ce jour Guillaume ignore le sommeil,
Des fantômes vengeurs le tiennent en éveil :
Il voit parmi l'horreur des villes occupées

Des hommes à tâtons, les yeux crevés, sanglants,
Des femmes, les deux seins arrachés, pantelants,
Et des petits enfants avec les mains coupées...

MONS-EN-BARGEUL,

Mars 1920.



Amis, vous qui dormez sur les champs de bataille,
De Dixmude à Verdun, de la Marne à l'Yser,
Vous dont les corps meurtris ont formé la muraille
Où vinrent se briser les efforts de l'enfer,
Vous que Dieu, par l'effet de sa toute-puissance
A choisis parmi tous pour rançon de la France,

Nous voulons aujourd'hui graver vos souvenirs
Sur le pied du Calvaire, afin que la mémoire
De vos noms glorieux subsiste dans l'histoire,
Et nous vous vénérons à l'égal des martyrs.

Vous avez succombé dans l'ardeur de la lutte
En plein soleil, en pleine vie, en exultant,
Ou par ces mornes nuits où, l'œil tendu, l'on scrute
Parmi l'obscurité, le silence irritant.
Puis vous avez connu l'attente des tranchées,
Où se crispent les mains sur les armes penchées,
L'angoisse de sortir à l'assaut le premier,
Et les affres sans nom des blessures mortelles ;
Mais au regard de Dieu toutes vos morts sont belles,
Car votre sacrifice était fait tout entier.

Et vous qui n'avez pas seulement une tombe,
Vous, pauvres disparus quelque part sans témoins,
Infiniment petits dans l'immense hécatombe,
Le vent a dispersé, soufflant des quatre coins,
Tout ce qui subsistait de vous, quelque poussière,
Et votre souvenir s'entoure de mystère.

Comme pour les marins qui sont perdus en mer
Nous suspendons vos noms au Christ de la falaise,
Pauvres noms glorieux ; et ce grand geste apaise
Le Dieu qui vous accueille avec son cœur ouvert.

Vous n'avez pas franchi les arches triomphales
Que la foule en délire avait faites pour vous ;
Vous n'avez point clamé parmi les cathédrales
Les Te Deum vainqueurs que l'on chante à genoux ;
Vous n'avez pas vu luire, ô minute sacrée,
Cette aube du retour si souvent désirée
Où devaient défiler en de fiers escadrons
Ceux qui durant quatre ans avaient forgé l'histoire,
Mais vous êtes entrés tout vivants dans la gloire,
Et le nimbe des saints auréole vos fronts !

Dormez contents, amis, dans la terre conquise,
Pour un noble idéal vous avez besogné,
Mais le sang des martyrs en coulant fertilise
Et rend trois fois sacré le sol qu'il a baigné :
Sur la France se lève une nouvelle aurore,
Et de Metz à Strasbourg le drapeau tricolore
Claque au vent, annonçant l'ivresse du succès :
Le triomphe est sorti de vos tombes sanglantes,
Les peuples délivrés tendent leurs mains tremblantes ;
Et nous l'avons enfin le libre Rhin français !

Nous l'avons ! Et baignant leur poitrail blanc d'écume
Nos chevaux sont entrés dans l'eau jusqu'à mi-corps.
Nos longs canons d'acier, de leur gueule qui fume
Encor tout frémissants sont braqués sur ses bords,
Prêts à partir d'eux-même aux moindres invectives,
Et nos clairons vainqueurs ont sonné sur ses rives.
De leurs appels stridents ils ont déchiré l'air,
Dans le pays maudit des vieux châteaux burgraves,
Où gémissait en vain tout un peuple d'esclaves
Honteusement courbé sous une main de fer.

Sans doute, la rançon de la gloire est terrible !
Nous savons qu'aujourd'hui des mères sont en deuil,
Des épouses, souffrant au-delà du possible,
Portent une douleur où couve de l'orgueil,
Comme la braise rouge éparse sous la cendre,
Et des petits enfants trop naïfs pour comprendre,
S'étonnent de ne pas sentir à leur côté
Celui qui jouirait de leur exubérance.
Mais Dieu qui connaît seul le prix de la souffrance
Comptera tous ces pleurs dans son éternité.

Car c'est de tant de deuils et de tant d'amertume,
De votre sacrifice et de tous vos efforts
Qu'est venu le salut : comme l'encens qui fume,
Vers le ciel a monté l'offrande de vos corps,

Comme est montée aussi l'offrande de ces larmes,
Et Dieu qui les reçut, en bénissant nos armes
Voulut être avec nous. Aussi soyez bénis,
Vous que la mort trouva debout à votre poste,
Le pur sang du pays offert en holocauste,
Dont les noms survivront, à jamais rajeunis.

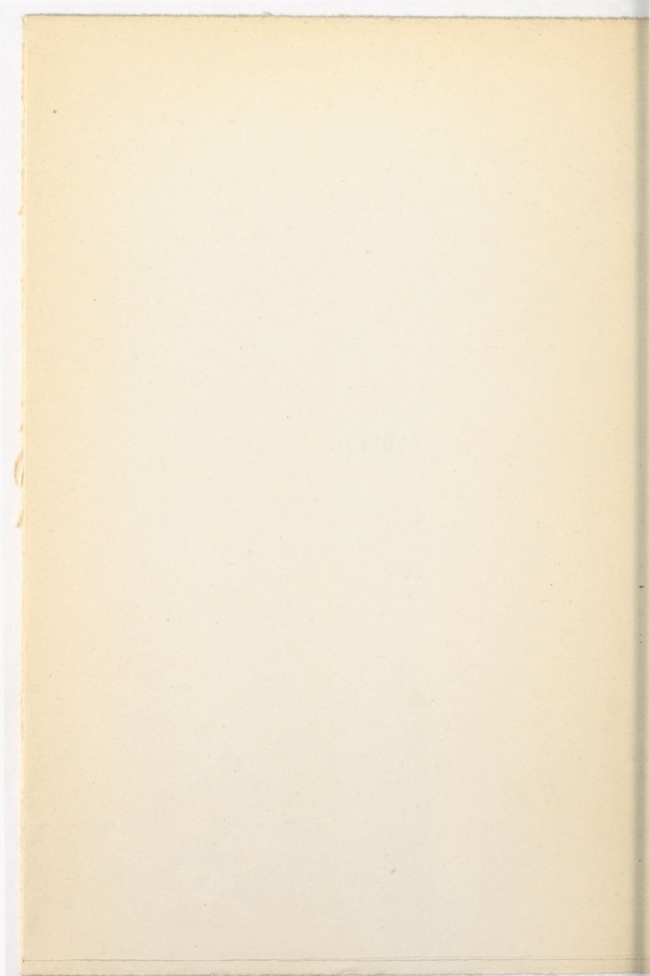
Dormez, dormez en paix sur vos champs de bataille,
Parmi les croix de bois au signe rédempteur :
C'est le repos promis à quiconque travaille,
C'est le sommeil après l'effort libérateur.
Dormez en attendant la trompette de l'ange
Qui doit jeter au monde une fanfare étrange,
Au jour où s'ouvrira pour tous l'éternité ;
Car pour nous, nous croyons la divine promesse,
Et nous savons qu'un jour, tout brillants de jeunesse,
Vous ressusciterez pour l'immortalité !



BOULOGNE-SUR-MER,
Juillet 1920.



TABLE.



ERRATA.

Page 33, 3^{me} vers, au lieu de : *et raniment*,
lire : *et l'animent*.

Page 109, 7^{me} vers, au lieu de : *avec noblesse*,
lire : *avec mollesse*.

TABLE DES MATIERES

	Pages.
Liminaire.....	7
	
1. ANTIQUES :	
Invocation à Cérès	11
Satyres dansant.....	13
Connais-toi toi-même.....	15
Sinite ad me venire parvulos.....	17
2. CROQUIS ET PAYSAGES :	
Béguinage.....	21
Pourquoi rêver toujours?.....	23
Vues d'usines.....	25
La douceur de vivre.....	31
Matines.....	35
Verrière.....	37
Soir de Septembre.....	39
Vieilles villes.....	41
Terre de France.....	43
Joie du réveil.....	47

3. MARINES :

	Pages.
La Mer !	53
L'Éveil du Port	55
J'ai quelquefois crié	57
Vieux marins	61
Dans le vent	63
Prière à Notre-Dame de Boulogne	65
Nostalgie du large	69

POÉSIES DE GUERRE

Psaume CXXXVI	73
Résignation	75
L'Envol de la Pensée	77
Pensées d'exil	81
Philosophie	85
Aux femmes de France	87
L'Heure lumineuse	91
Pax	95
Bénédiction de la Mère-Patrie	97
Le Parfum de France	101
Le Sermon sur la Montagne	105
Désespérance	113
Le Sénégalais	117
L'Algérien	119
Le Goumier	121
Le Martiniquais	123
La Haine	125
Ballade du vent	127

	Pages.
Attirance	131
Salut à la Suisse.....	133
Malédiction	137
Dieu avec nous	143
La jeune-fille	147
Prière	149
Le Rhin	153
Bruges violée	157
Châtiment	159
A nos morts	161
Table des matières	167



Achevé d'imprimer

par

L. DANEL,

à LILLE

le

15 Septembre

1922.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

